

Revue de presse

Je m'en vais mais l'Etat demeure Le Royal Velours



Du 20 au 21 Avril 2022 au Théâtre de Vanves
Le 14 mai au Phénix à Valenciennes
Du 7 au 26 juin 2022 au Théâtre 13 / Glacière

Contact PRESSE

Francesca Magni 06 12 57 18 64 - francesca.magni@orange.fr

www.francescamagni.com

FRANCESCA
Relations Presse et Communication
MAGNI

Liste presse

Je m'en vais mais l'Etat demeure

Théâtre de Vanves :

Le 20 avril

Micheline Rousselet / Blog SNES

Sarah Franck / Arts Chipels

Véronique Hotte / Blog Hotello

Amélie Blaustein Niddam / Toute la culture

Gilles Renault / Libération

Le 21 avril

Frédéric Bonfils / Fou d'art

Eric Demey / Sceneweb

Killian Orain / La Vie

Phénix à Valenciennes :

Le 14 mai :

Isabelle Barberis / Marianne

Olivier Frégaville / L'œil d'Olivier

Théâtre 13 Paris / Glacière :

Le 7 juin

Alexandra Diaz / Regart.org

Emmanuelle Bouchez / Télérama

Ariane Issartel / Zone critique

Le 8 juin

Mathieu Perez / Le Canard enchaîné

Le 9 juin :

Jean-Pierre Haddad / Culture SNES

Le 10 juin

Gérald Rossi / L'Humanité

Cédric Enjalbert / Philosophie Magazine

Anne-Claude Ambroise Rendu / Culture Tops

Sibyle Girault / Artiphil.com

Patrice Elie Dit Cosaque / Outremer N°1 France Télévision

Armelle Héliot / le Blog d'Armelle

Le 11 juin

Yves Poey / De la cour au jardin

Le 12 juin

Léa Simonnet / Manifesto XXI

Sylvie Boursier / Un fauteuil pour l'orchestre

Hélène Peu du Vallon / France TV

Le 15 juin

Aïnhua Jean-Calmettes / Mouvement

Le 17 juin

Emmanuelle Bouchez / Télérama

Le 18 juin

Thierry Fiorile / France Info

Dany Toubiana / Lasouriscène

Le 19 juin

Nathalie Fuchs / Fréquence Paris 106.3 FM

Vincent bourdet / Untitled Mag

Le 21 juin

Anne-Claude Ambroise Rendu / Culture Tops

Le 22 Juin

Jean-Pierre Haddad / Culture SNES

Interviews :

**Théâtral Magazine / Interview téléphonique d'Hugues Duchêne par Hélène Chevrier à 12h
le 21 mars 2022**

Théâtres(s) / Interview d'Hugues Duchêne avec Tiphaine Le Roy lundi 4 avril à 10h

Libération / interview d'Hugues Duchêne par Gilles Renaud, le 25 avril à 14h30

**Outremer N°1 / France télévision : interview de Laurent Robert le 14 juin par Patrice Elie
Dit Cosaque à 15h**

**France Info / Interview de Théo Comby-Lemaître et Hugues Duchêne par Thierry Fiorile le
20 juin à 13h**



Hugues Duchêne Le spectacle de la politique

Dans une mise en scène fleuve et chapitrée, «Je m'en vais, mais l'Etat demeure» dresse la chronique du premier quinquennat de Macron, épingleant les figures publiques et les événements qui l'ont jalonné.

Par
GILLES RENAULT

Bien que de taille modeste, le théâtre de Vanves (Hauts-de-Seine) était loin d'attendre le 20 avril, pour la présentation des trois derniers chapitres, sur un total de six, de *Je m'en vais, mais l'Etat demeure*. En même temps, il convient de préciser que l'offre médiatique était impitoyable, ce soir-là, puisque pas moins de sept diffuseurs – TF1 et France 2 en tête – retransmettaient en direct le débat opposant Emmanuel Macron à Marine Le Pen, quatre jours avant le second tour de l'élection présidentielle. Une longue joute oratoire qui, à en croire la majorité des réactions, en aura laissé plus d'un sur

sa faim. A l'exact opposé du sentiment éprouvé, aux alentours de minuit, une fois rallumées les lumières de l'antre alloséquanais.

Chef de chantier

D'une manière générale, on sait que, déstabilisé par les confinements, le secteur du spectacle vivant peine depuis plusieurs mois à faire revenir le public. Mais, si dans ce cas précis, on invoque une forme de concurrence déloyale de la part des télé, c'est précisément en raison de la nature même du projet développé sur scène par Hugues Duchêne et ses complices du Royal velours : embrasser, sur une base politique élargie aux considérations sociales, économiques, culturelles et autres, qui alimentent le quotidien, le geste hexago-

nale de ces six dernières années, en autant d'heures. Pas moins. Ce que la note d'intention appelle «une expérience totale», autour de «l'écriture permanente d'une longue pièce visant à transcrire les évolutions de la France contemporaine», le tout dans un monde «complexe, fragmenté, quasiment chaotique». Une saga aussi roborative, qu'étonnamment digeste, découpée en tranches – l'année «judiciaire», «médiatique», «parlementaire», etc. –, qui, apartés et didascalies combinées, fait même des crochets par la sphère familiale et intime du balliveau Duchêne, chef de chantier ayant édité son propre code du travail en sept points. Dont un qui dit que «Je m'en vais... se termine à la date du jour où le spectacle est joué». Ou un autre, que l'auteur, un zigzag fa-

çon Rouletabille des arcanes combinant le Zelig de Woody Allen et le Zadig de Voltaire, s'autorise à aller «particulièrement là où il n'a pas le droit» et à «tenter d'entrer en relation avec des gens qu'il ne croiserait pas le reste du temps».

Efforts croquignolets

Ainsi, la chronique augmentée du quinquennat Macron, tel qu'épinglé par Hugues Duchêne, passera-t-elle par le palais de justice de Paris faisant apparaître tantôt des antifas, tantôt des jihadistes ; un ami d'enfance devenu attaché parlementaire de l'insoumis François Ruffin ; une photo souvenir avec Xavier Bertrand ; le fiasco de l'émigration grise Gaspard Gantzer, dans ses velléités de conquête ad hominem ; une manœuvre d'approche foireuse en direction de Gérard Depardieu sur un plateau de tournage... Jusqu'à ce compagnonnage terriblement ambigu au côté de l'équipe de campagne du candidat d'extrême droite Eric Zemmour, qui parachève l'ultime épisode de la série.

Fresque frondeuse, confectionnée avec une brigade complice (critère impérieux pour emmener des sprinteurs dans un marathon!).

Je m'en vais... s'accomplit aussi bien dans une soirée de dépouillement au bureau de vote, que dans les efforts croquignolets naguère fournis pour maintenir une illusion de sociabilité au plus dur du confinement. Etayée par des documents d'archives, visuels ou sonores, qui ordonnent un tourbillon d'événements aux dates de péremption très variables, l'épopée a pour solive une citation vieille de trois siècles – attribuée à Louis XIV, sur son lit de mort – qui, développée de la sorte, résonne/raisonne encore. ➤

JE M'EN VAIS, MAIS L'ÉTAT DEMEURE
de HUGUES DUCHÊNE
au Théâtre 13 (75013),
et en tournée du 7 au 26 juin.

Je m'en vais, mais l'État
demeure est égayé
par des documents
d'archives, visuels
ou sonores. PHOTO
JASON GOSSELIN

CULTURE/

«C'est l'action qui change le monde, certainement pas le théâtre»

Le metteur en scène Hugues Duchêne revient sur sa vision de l'engagement politique et artistique, sur son passé de militant et sur son travail d'observateur aux côtés de l'équipe de campagne de Zemmour.

Natif de Lyon, mais grandi dans le Nord, Hugues Duchêne s'est immergé dès l'adolescence dans le militantisme, côté PS. Parallèlement attiré par le théâtre, il a été, entre autres, élève-comédien à la Comédie-Française, avant de fonder sa compagnie, le Royal vélos. A 30 ans, *Je m'en vais, mais l'État demeure* est sa quatrième pièce autour «de l'actualité et de l'évolution politique du pays». Il en est à la fois l'auteur, le metteur en scène et le meneur de revue. Retour sur les multiples enjeux et questionnements d'un projet germé en septembre 2016.

Six heures de spectacle compilant autant d'années de péripéties sociopolitiques : comment plonge-t-on dans un tel tonneau des Danaïdes ?

L'idée de départ reposait sur le récit d'une année en une heure. La direction de la petite salle parisienne de la Loge, où je l'ai créé avant même qu'il ne porte ce titre, m'a encouragé à continuer. Diverses structures nous ont ensuite soutenus, hébergés, financés. Quant au contenu, ça n'est qu'une succession de tiroirs ouvrant sur d'autres tiroirs, où il sera question des gilets jaunes, d'Alexandre Benalla, des frasques de Benjamin Griveaux, de l'opération «Barkhane», de la mort de Johnny, etc. En prenant une autre image, il s'agit d'un fil qu'on tire, inexorablement, jusqu'à tisser autre chose que ce à quoi on songeait. Le tout, sous une forme de théâtre documentaire qui privilégie un ton dynamique, joyeux, sinon ludique, mais doit surmonter cette double difficulté consistant à aborder des faits parfois oubliés et à synthétiser un propos

autant destiné à des lycéens ayant l'impression de suivre un cours d'histoire contemporaine qu'au directeur de Science-Po ou à des juges à même de valider la pertinence de l'exposé... que j'estime clos : la fin du premier quinquennat d'Emmanuel Macron a mis à mon sens un terme à l'aventure artistique. D'autant que je suis persuadé que le second ne sera pas aussi passionnant à analyser. Déjà, le dimanche soir de la réélection, la playlist de la fête du Champ-de-Mars laissait à désirer, le discours présidentiel avait des airs de redite et le côté surjoué de la «liasse» ne trompait personne.

Comment votre regard sur la sphère politique a-t-il évolué, à mesure que vous l'infiltriez ?

Je pense être devenu plus impitoyable envers ma famille idéologique et, à l'inverse, plus indulgent avec ceux dont je me sens éloigné, mais vers lesquels je me suis aussi dirigé. De toute façon, ça n'est pas en invectivant les gens qu'on les fera changer d'avis. Quand il était directeur du Théâtre du Nord, Christophe Rauck avait placé une citation d'Ariane Mnouchkine disant, de mémoire, «le théâtre

sert à rendre étrange ce qui est proche, et proche ce qui nous était étranger».

Qu'est-ce qui, en définitive, différencie selon vous un acteur d'un élu ?

Spon-tanément, je dirais rien, puisque les deux dépendent de la représentation, qui est un sujet d'autant plus central que notre époque a un vrai problème avec celle-ci, comme on l'a vu avec les gilets jaunes ou, plus récemment, la révolution féministe. N'oublions pas en outre que, par tradition, l'acteur se prévaut de sa capacité à incarner le contre-pouvoir, mais qu'il est aussi tout contre, à commencer par le biais des subventions.

Dans un même ordre d'idée, pendant les confinements, la culture a été aidée par le gouvernement. Jusqu'à amadouer l'homme froideuse et se sentir en porte-à-faux ?

Je ne suis pas dupe, connaissant aux États-Unis et ailleurs des artistes qui, pour s'en sortir, sont aussi ser-

veurs. Mais l'intermittence ne m'a pas donné l'impression d'être un chômeur sous perfusion qui se serait engraissé pendant le Covid. Car l'idée a toujours été de rester actif. En ce sens, je garde un souvenir amer de cet été 2020, dit «culturel et apprenant» où, à l'initiative du ministère de la Culture, il s'agissait d'aller vers le public pendant la pandémie : nous avions un projet en plein air, bien ficelé, qu'un directeur de théâtre en Bourgogne, à qui on l'avait proposé, a retiré après nous avoir fait lanterner, préférant encaisser le choc que d'être sans daigner, en retour, «chevaucher le tigre». Une attitude qui m'a paru pour le coup autrement emmêlante. Tout comme l'idée d'occuper les théâtres. Je suis un social-démocrate dont la pensée s'est construite sur le marxisme, ce le théâtre est un outil de travail et je ne vois pas l'intérêt de bloquer un moyen de production, à fortiori quand il est fermé !

Que reste-t-il de votre passé militant au sein des Jeunes socialistes ?
Une observation pragmatique : c'est l'action qui change le monde, certainement pas le théâtre, contrairement à une idée répandue dans les milieux, venant debout à la moindre occasion. J'éprouve en ce sens un plus grand respect pour le quidam qui ira coller des affiches ou distribuer des tracts que pour tel directeur persuadé de faire de la politique en postant une tribune sur Facebook.

D'un point de vue idéologique, je donne qu'il suffise de baisser les impôts pour que ça aille mieux, en revanche, redistribuer les richesses me semble une meilleure idée. Par ailleurs, j'ai écouté les préoccupations des soutiens d'Eric Zemmour autour de l'identité, de la sécurité, de l'immigration, sans partager leur point de vue pour autant. Enfin, sans doute par attachement avec ma terre d'origine, j'avoue garder de la tendresse pour Martine Aubry.

Mais comment avez-vous résolu la question morale liée au fait, non seulement de fréquenter l'équipe de campagne d'Eric Zemmour, mais aussi de vous retrouver, en tant que photographe improvisé, à tenir un rôle complice en étant à ses côtés plusieurs mois durant ?

En soi, je ne vois aucun problème à tenter de comprendre des adversai-

res, même si, sur le terrain, j'ai vécu une situation de plus en plus schizo, à mesure que je me rapprochais du cercle dirigeant. Je pourrais aussi plaider que quelqu'un d'autre aurait tenu ce rôle à ma place, mais qu'il n'en aurait pas résulté une pièce dans laquelle j'estime avoir poussé le geste créatif le plus loin possible. Dans le deuxième des six épisodes, je posais explicitement la question : «Jusqu'où peut aller le théâtre documentaire ?» Cette implication personnelle, dont certains sont libres de penser qu'elle a dépassé les bor-

nes, est une forme de réponse. Il aurait assurément été préférable, au moins pour ménager le confort du milieu culturel, de décrire les militants que j'ai rencontrés comme des défilés profonds, ou de simples corbards, ou ce serait mentir. Une fois de plus : mon objectif n'est pas de changer le monde, mais de chercher à comprendre l'époque en en dissociant les composantes. Un projet artistique en résulte et il appartient à quiconque le découvrira de juger si le jeu en valait la chandelle.

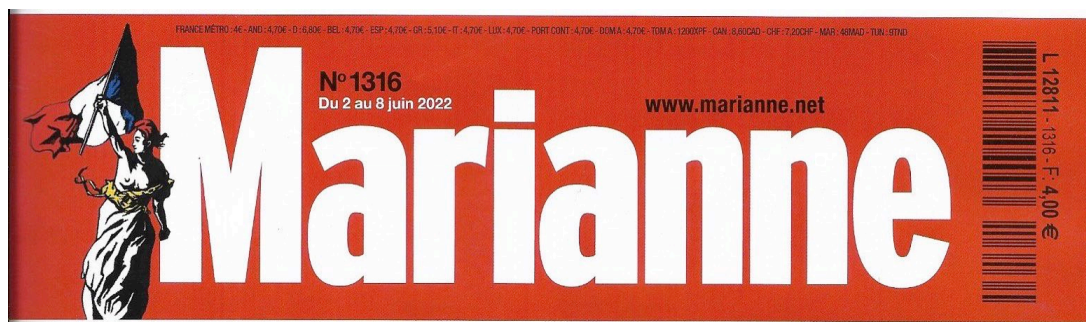
Recueil par G.R.



INTERVIEW



Gilles Renault



N°1316 semaine du 2 au 8 juin 2022



Hugues Duchêne “J’ai joué au mec de droite pendant un an”

Le récit théâtral nourri par l’actualité politique a le vent en poupe. Après Chirac et Merkel, c’est l’actuel président français qui s’invite, avec ses tourments (les “gilets jaunes”, le Covid, l’Ukraine...), sur les planches le temps d’un feuilleton décapant. Rencontre avec le créateur de “Je m’en vais mais l’État demeure”. **PAR ISABELLE BARBÉRIS**

Il a à peine 30 ans. Se dit fervent partisan de la redistribution des richesses puis nous explique, non sans autodérision, qu’il militait au sein du Mouvement des jeunes socialistes dès ses 15 ans. Il promène désormais sur scène sa silhouette longiligne et ses faux airs de gendre idéal. Sauf qu’on aurait tort de donner le Bon Dieu sans confession à cet héritier hybride de Pierre Richard et de Pierre Desproges... Depuis 2016, Hugues Duchêne s’attelle à un travail au long cours avec la compagnie Le Royal Velours, un collectif composé de comédiens-auteurs polyvalents. Soutenu par cette équipe de surdoués, Duchêne a peaufiné pendant six ans une saga théâtrale inédite, un projet qu’il a écrit dans le flux de l’actualité et que, depuis, il remanie, rature, réécrit en continu : sa chronique théâtrale s’arrêtera

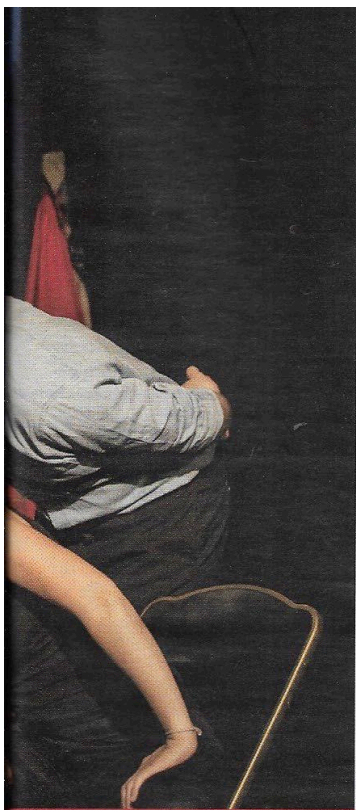
ainsi... le jour de la dernière représentation. L’écriture de *Je m’en vais mais l’État demeure* a commencé à l’aurore du premier mandat Macron et se termine à l’orée du second. La chronique comprend six volets, qui se déclinent selon un protocole au gros fil : « *Un an de vie réelle est égal à une heure de spectacle.* » Six heures trépidantes, donc, où le spectateur retrace autant d’années de commotions violentes et dramatiques – les « gilets jaunes », la décapitation de Samuel Paty, la pandémie, la guerre en Ukraine, le procès des attentats – et de trépidations plus bouffonnes, comme les affaires Benalla et Griveaux...

Le spectacle se veut l’encéphalogramme de ces années de secousses, tout en adoptant – gageure assez habilement relevée – une position de recul et

d’analyse rendue possible par le pluralisme du collectif et ses inventifs jeux de masques. Il a déjà été monté au Centquatre et à la Scala, à Paris, et va donc se réinventer en temps réel, trois semaines durant, au Théâtre 13 - Glacière.

Casse-gueule

Le feuilleton théâtral reste une forme peu explorée au théâtre, et pour cause : il est des plus casse-gueule et comporte le risque évident d’ajouter du chaos au chaos. Notons que le genre entretient depuis le XIX^e siècle un lien étroit avec la vie politique, et qu’il n’était pas rare que la presse qualifiait les comptes rendus des débats parlementaires de « feuilleton théâtral ». *Je m’en vais mais l’État demeure* prolonge cette tradition caricaturiste de la chronique politique, tout en y



CHRONIQUE ACTUELLE
La pièce d'Hugues Duchène et de sa compagnie Le Royal Velours est une saga de six heures, où le spectateur retrace les six dernières années, avec leur lot de tragédies et de bouffonneries...

apportant le savoir-faire collectif et pluridisciplinaire des écritures de plateau, transformant la scène en une forme de joyeuse bande dessinée politique.

En guise de références, Duchène cite « Le Tribunal des flagrants délires », mais aussi des sources d'inspiration plus récentes : pour le feuilleton culturel, les seuls-en-scène où Philippe Caubère n'hésitait pas à laver son linge sale face au public. Pour la saga politique, juridique, il renvoie à l'auteur et metteur en scène Nicolas Lambert (*Elf, la pompe Afrique; Avenir radieux*, sur le nucléaire; *le Maniement des larmes*, sur l'industrie française de l'armement). De son propre aveu, son travail, à mi-chemin entre la réalité et la fiction, la vie publique et l'intimité, reste très « *impur* ». Et s'il arrive à Duchène de flirter avec le douteux,

Je m'en vais mais l'État demeure, d'Hugues Duchène et Le Royal Velours. Du 7 au 26 juin au Théâtre 13 - Glacière, 103, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris. Épisodes 1, 2 et 3 le mardi et le jeudi à 20 h. Épisodes 4, 5 et 6 le mercredi et le vendredi à 20 h. Durée : 1 h 10 par épisode. Les samedis et dimanches à 15 h; intégrale 8 heures avec entracte.

c'est à la condition et dans l'objectif de nous faire douter.

Pas mégalo, le jeune homme cite d'autres jeunes artistes représentatifs de cette nouvelle Movida documentaire qui évite l'écueil du discours pontifiant : « *Je prends des choses qui sont arrivées dans un temps particulier. Je garde les noms et j'en parle sur un plateau. Pendant très longtemps, cela ne s'est pas fait. Aujourd'hui est arrivée une nouvelle génération d'artistes qui ose faire cela...* » Parmi les autres noms représentatifs de cette mouvance, on peut citer Léo Cohen-Paperman et son récent spectacle sur Jacques Chirac, ou encore *Guten Tag, Madame Merkel*, solo écrit et interprété par Anna Fournier. Avec Duchène, qui dit aussi s'inspirer du show-man britannique et hyperflegmatique James Acaster, on n'est souvent pas loin du one-man-show.

Contre l'uniformisme

Pendant un an, Duchène a « joué au mec de droite » en infiltrant l'équipe de campagne d'Éric Zemmour. Pas pour jouer, « pour de vrai ». Pour mieux comprendre, pour documenter. Quand il en parle sur scène, il prend des airs de Lorenzaccio, comme faussement pris au piège de son jeu de « profiler » : c'est aussi le jeu du théâtre que de faire l'expérience du masque qui peut coller à la peau. Les mécaniques trop bien huilées ne sont pas pour lui : il aime trouver les failles. En infiltrant le premier cercle du Z, Duchène a frayed avec les habitudes des consommateurs de la « pilule rouge » : l'humour transgressif, la camaraderie virile, le cocon identitaire gaulois. Loin de l'entre-soi culturel et de ses anathèmes paresseux, il a voulu comprendre en fissurant la chambre d'écho. Il a aussi suivi de près des représentants de tous les autres bords politiques et courants de pensée, brisant le tabou unanimiste de son milieu. Ce geste n'est pas sans susciter une forme de paranoïa parmi le public du dernier volet de *Je m'en vais*, paniqué

à l'idée qu'Hugues Duchène puisse être de droite (quelle horreur!) – ce qui n'est factuellement pas le cas. Mais déranger des automatismes idéologiques provoque, on le sait, des effets immédiats.

L'originalité du travail de Duchène ne réside ni dans le matériau (politique, juridique, médiatique), ni dans le traitement (l'écriture de plateau, à plusieurs) : elle provient de cette « *observation participante* » qu'il pousse aux limites de l'exercice en prenant part à la vie politique pour nourrir sa démarche artistique. Pour celui qui a hésité à faire de la politique et a fini par se retrouver à l'académie de la Comédie-Française, on ne sait jamais si c'est le théâtre qui sert de prétexte à faire de la politique, ou bien la vie politique qui n'est qu'un alibi pour faire du théâtre. La vérité est entre les deux, comme l'écrivait Pirandello : « *J'étais déjà intéressé par la politique et j'ai hésité à faire Sciences-Po... Aujourd'hui, c'est clair que je fais les deux en même temps* », confie le chef de bande.

Duchène n'a pas l'air d'avoir peur de grand-chose – et on doit bien admettre que ça nous réjouit. Son premier spectacle portait sur la non-reconduction d'Olivier Py à la direction du théâtre de l'Odéon (à Paris) et étrillait déjà le jeu des chaises musicales de l'élite culturelle, un geste qu'il qualifie encore de « *suicide théâtral* » ! Au fond, ce qui distingue ce garçon de l'idéologie dominante, c'est qu'il ne cède pas à l'insatiable quête de figure rédemptrice de son milieu : « *Je m'inscris en faux contre les gens qui disent que l'on fait du théâtre pour changer le monde. Il y en a qui voudraient croire que la bataille d'Hernani est encore devant nous, mais c'est passé.* » Les lanceurs d'alerte sont sur les réseaux sociaux, dont il se méfie. Pas sur scène : « *Je fais juste du théâtre. Peut-être que c'est un peu lâche ?* » Au-delà de l'insolence qui donne son piment à l'affaire, on sent en tout cas grossir là tout le souffle d'une génération qui veut embrasser son époque; et comprendre plus qu'expliquer. ■

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

N°30 – Été 2022

Lorsqu'un artiste aborde le terrain du politique, le raccourci de le voir comme engagé politiquement est vite pris. Pourtant, concernant Hugues Duchêne, l'endroit de l'engagement est celui de sa couverture des événements pour en faire le récit.

TEXTE TIPHAINE LE ROY

PHOTOGRAPHIE JULIEN PEBREL

HUGUES DUCHÊNE EN PLONGÉE DANS L'ACTUALITÉ

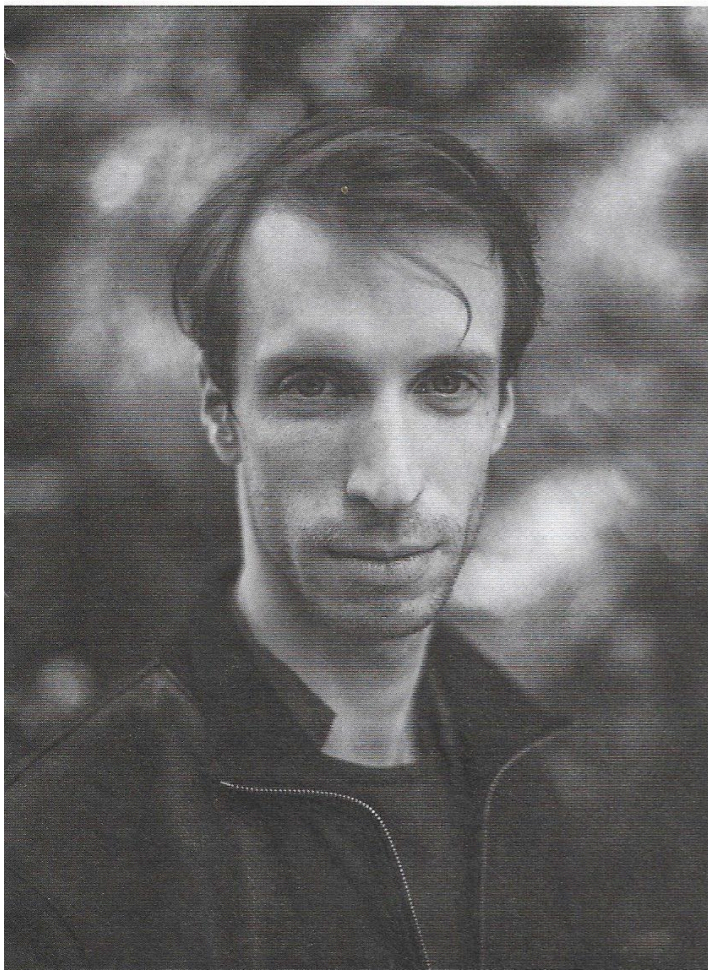
Hugues Duchêne possède un petit quelque chose de Hunter S Thompson dans sa manière de s'impliquer totalement dans les événements sur lesquels il pose son regard. À la manière gonzo, le jeune trentenaire se plonge dans un milieu pour mieux le retranscrire, qu'il s'agisse du mouvement des gilets jaunes ou de la campagne du candidat d'extrême droite Éric Zemmour pour l'élection à la présidence de la République. Pourtant, Hugues Duchêne n'est pas journaliste. Il ne prétend d'ailleurs pas l'être. Mais comme metteur en scène et comédien, il prend toujours appui sur des événements récents de la vie publique pour élaborer un théâtre documentaire bouillonnant qu'il développe dans un spectacle feuilleton en six épisodes intitulé *Je m'en vais mais l'État demeure*.

Ce goût de la « chose publique » est né très tôt chez Hugues Duchêne. Adolescent lillois, il s'inscrit au Mouvement des jeunes socialistes (MJS) tout en commençant à pratiquer le théâtre en conservatoire. Cet engagement militant a pris fin en 2010, alors que l'apprenti comédien est tout juste majeur. Le jeune homme est plus intéressé par le récit politique que par le militantisme. Celui qui avait autour de 7 ans à l'époque se souvient de la Coupe du monde de football 1998. « J'ai vécu cet événement au sens politique. Il y avait une concorde autour de la victoire de cette équipe de France qui était comme un symbole de la diversité de la population », dit-il. Le dimanche midi, l'écolier est un téléspectateur assidu de l'émission de Karl

Zéro sur Canal+, où il guette les reportages du journaliste John Paul Lepers. « J'ai aussi vu le documentaire d'Yves Jeuland sur la campagne de 2001 pour la Mairie de Paris. J'aime cet événement par son prisme télévisuel et la narration que Jeuland crée autour », remarque le metteur en scène, qui fait aussi état du souvenir de sidération collective constitué par le deuxième tour Chirac - Le Pen, père, en 2002. « Le résultat de ce premier tour a été synonyme d'engagement pour beaucoup de gens de ma génération, qui pour beaucoup sont allés du côté du MJS. »

DE MILITANT...

C'est auprès des jeunes socialistes qu'Hugues Duchêne croise pour la première fois ses deux passions. « J'ai commencé à écrire du théâtre pour mes camarades du mouvement. Quand j'allais au Théâtre du Nord (Centre dramatique national de Lille, NDLR), on me disait que le théâtre est politique. Mais les gens que je côtoyais n'allaient pas au théâtre. J'ai commencé à écrire pour eux ; en collant au plus près de l'actualité afin de les intéresser. Aujourd'hui quand ils viennent voir mes spectacles et que je les entends rire dans un coin de la salle, j'en éprouve un peu de fierté », note-t-il. Dégagé de toute activité militante, Hugues Duchêne n'en a que



«JE CONSIDÈRE MON ART
COMME **UN ART TOTAL**»
HUGUES DUCHÊNE

renforcé son engagement artistique. Celui qui vient de mettre un point final au sixième et dernier volet de *Je m'en vais mais l'État demeure* avec une équipe de comédiens et de comédiennes fidèles a largement dépassé le cadre des luttes de pouvoir entre grands noms et courants de la vie politique pour nourrir ses créations. Pour ce feuilleton-spectacle qui couvre toute la période du premier quinquennat d'Emmanuel Macron, il a, entre autres, écumé les ronds points de France aux côtés des

gilets jaunes et suivi le procès d'Abdelkader Merah – frère du terroriste Mohamed Merah, responsable de plusieurs tueries à Montauban et Toulouse au printemps 2012. Les recherches d'Hugues Duchêne le mènent aussi à l'étranger, comme lorsqu'il se rend à Beyrouth à l'été 2020. Enfant de la génération Canal+, Hugues Duchêne compare son écriture et sa mise en scène à une sorte de Zapping. Ou, plus contemporain, à un fil d'actualité sur un réseau social. Les scènes et événements se succèdent, se télescopent, s'imbriquent. Engagé total dans les faits qu'il narre, il propose à ses interlocuteurs sur le terrain de signer un contrat dans lequel ceux-ci acceptent que le matériau recueilli serve artistiquement.

...À OBSERVATEUR **EMBARQUÉ**

Cette méthode, il l'a appliquée à son dernier volet, consacré à la campagne du polémiste d'extrême droite, pour lequel il a infiltré le mouvement des jeunes avec Zemmour. «*Ça s'est fait un peu par hasard*», précise-t-il. Il a rencontré Stanislas Rigault, directeur du mouvement, un jour qu'il faisait des photos devant le tribunal de Paris, et alors que se tenait un procès contre celui qui n'était pas encore candidat. Duchêne et Rigault entament un échange et restent en contact. Au fil des mois, le metteur en scène plonge dans la campagne comme photographe, contrat de son spectacle en main. Comment se pose-t-il la question d'avoir été au service la communication de campagne du candidat d'extrême droite ? «*Je considère mon art comme un art total. Je n'éprouve pas de culpabilité à avoir eu cet accès à la campagne de Zemmour car je l'ai fait dans l'optique de créer une pièce, et je veux qu'elle soit la meilleure possible. La question que je me pose sans cesse est "jusqu'où peut aller le théâtre documentaire ?". Pour essayer d'y répondre, je fais de l'ethnologie appliquée en poussant ce principe le plus loin possible. Je pense que si incompréhension il devait y avoir, elle ne viendrait que des gens qui n'auraient pas vu la pièce*», explique le metteur en scène. Il remarque que pour obtenir accès aux coulisses des politiques, il ne peut qu'avoir quelque chose à leur donner, sous peine de voir les portes se fermer aussi vite qu'elles s'étaient entrouvertes. Disciple d'Yves Jeuland, Hugues Duchêne s'imprègne des ambiances et des situations afin de capter les moments «hors cadre» de la communication politique, et plus largement, d'une époque. Son crédo n'est autre que de donner un autre éclairage au récit officiel. Engagé, pour l'art. Totalelement. ♦

Tiphaine Leroy



Théâtral

magazine

L'actualité du théâtre

mai - juin 2022

Théâtral magazine N°93 – Mai juin 2022

Hugues Duchêne

Etat des lieux

Hugues Duchêne est comédien. Cet ancien élève de l'Académie de la Comédie-Française a créé une pièce en six épisodes sur la situation politique pendant le quinquennat d'Emmanuel Macron. Avec ses anciens camarades de l'Académie, ils retracent ainsi l'élection de 2017, les grandes affaires judiciaires qui ont suivi, la situation parlementaire, le rôle des médias, la crise pandémique et l'actualité électorale.



La pièce porte sur la situation politique récente... Pourquoi ?

Hugues Duchêne : Parce que ces dernières années ont été très intéressantes. Si on avait fait la même chose sous le quinquennat de François Hollande, il y aurait beaucoup moins de choses à raconter. Les crises sous Macron ont été beaucoup plus nombreuses et plus révélatrices.

Faites-vous aussi de la politique ? J'étais membre du mouvement des jeunes socialistes quand j'étais ado. Je n'y suis plus depuis plus de 10 ans. Je ne fais plus de politique, même si je passe mon temps à aller sur le terrain, à me mouiller un peu pour es-

sayer de comprendre les évolutions politiques.

Pensez-vous que le théâtre puisse changer les choses ?

Non, sinon cela deviendrait très rapidement moralisateur. Je perdrais pas mal de spectateurs dès la première heure parce qu'ils auraient compris à peu près mon point de vue et la suite ne les intéresserait pas. Je voudrais au contraire qu'ils sortent de la pièce en comprenant mieux leur désarroi et en ressentant toute la complexité du monde politique. Il s'agit de comprendre ce qui a changé, ce qui s'est passé. Je ne fais pas œuvre de propagande. Si on veut changer le monde,

on fait des vidéos sur YouTube.

Quelle est la part de fiction ?

J'invente très peu. Mais je ne dis pas ce qui peut être vrai ou faux. Je ne veux pas être un artiste engagé, je veux être un artiste le plus dégagé possible. Sinon je ferais du journalisme politique.

Vous avez quand même fait un travail d'enquête journalistique. Vous avez même rejoint en mode espion le Rassemblement National à Dunkerque dans l'épisode 3.

C'est de l'enquête. Je ne change pas mon nom quand je fais ça. Mon but est d'expliquer et pas de révéler. Je ne suis pas lanceur d'alerte. C'était des scènes pas forcément agréables à vivre mais je suis content de les avoir vécues.

Il y a aussi des moments drôles, notamment les interventions de Stéphane Braunschweig à l'occasion des célébrations de mai 68, ou d'Emmanuel Macron...

Il y a des petites choses qui résonnent étonnamment aujourd'hui, comme quand Macron se met pas à parler à la Comédie-Française de son déjeuner avec Trump, ou Gaspard Gantzer qui me parle de Zelensky sachant qu'à ce moment là personne n'en avait entendu parler... Et d'autres événements qui deviennent trop longs comme l'affaire Benalla qui durait quinze minutes et qu'on a réduite à cinq minutes après le mouvement des gilets jaunes. Ce qui compte dans cette affaire c'est Macron qui dit : "s'ils veulent un responsable, il est devant vous, qu'ils viennent me chercher."

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Je m'en vais mais l'Etat demeure, conception et mise en scène Hugues Duchêne, 5/05 Centre Culturel Athéna à La Ferté Bernard, 14/05 Le Phénix à Valenciennes, 21/05 Maison des Arts et des Loisirs à Laon, 7 au 26/06 Théâtre 13 Glacière à Paris*

BIMENSUELLE
N°512
25 mars 2022

La lettre du spectacle

L'INFORMATION DES PROFESSIONNELS DU SPECTACLE VIVANT

Duchêne. *Je m'en vais mais*

l'État demeure est une

production Le Royal Velours

impliquant en coproduction

Le Phénix, La Comédie

de Béthune, la Maison

de la culture d'Amiens, Les 3T

Châtelleraut, Le Grand Cerf

Bleu, L'Équinoxe Châteauroux

et le Théâtre des Célestins.

Ce spectacle écrit, conçu et mis

en scène par Hugues Duchêne,

dont la compagnie Le Royal

Velours est artiste associée

à l'Équinoxe, entend retracer

les évolutions politiques

de la France contemporaine.

Et ce, à travers différentes

séquences, pour une durée

totale de six heures : élection

présidentielle de 2017,

procès terroristes, monde

parlementaire et crise

des Gilets jaunes, année

médiatique, sujets

diplomatiques, influence

française et enfin l'élection

de 2022. Le spectacle donnera

sa première représentation le

26 mars à l'Équinoxe mais sera

aussi présenté (entre autres)

au Théâtre de Vanves (92) les 20

et 21 avril ou au Phénix

à Valenciennes.

18 représentations sont

prévues au Théâtre 13 du 7

au 26 juin. La pièce est

disponible en tournée

de septembre à décembre.

N° 3779 – Du 18 au 24 juin 2022



colas Sarkozy, François Rufin (Juliette Damy, au top!), du vieux transfuge PS-LREM ou de Jean-Luc Mélenchon «perquisitionné» à son QG en 2018. Même les artistes rassemblés contre l'extrême droite, le 1^{er} mai 2017 aux Bouffes du Nord, en prennent pour leur grade. Car ce feuilleton, telle la chronique des chansonniers, ne se prend pas trop au sérieux et égratigne tout le monde.

— **Emmanuelle Bouchez**

| Deux soirées de 3h30 et intégrale le week-end | Jusqu'au 26 juin, Théâtre 13, site Glacière, Paris 13^e, tél.: 01 45 88 16 30; le 2 juillet à Annecy (74); le 27 août à Sainte-Foy-la-Grande (33).

JE M'EN VAIS MAIS L'ÉTAT DEMEURE

THÉÂTRE
HUGUES DUCHÊNE

Avec férocité mais sans se prendre au sérieux, Hugues Duchêne retrace cinq années de vie politique française, dans un ample projet de six fois une heure.

111

En septembre 2016, en amont de l'élection présidentielle à venir, Hugues Duchêne, étudiant en sciences politiques tout juste reconverti dans le théâtre, se lance un défi titanesque : s'infiltrer dans la vie politique avec les moyens du bord et en rendre compte dans un feuilleton qui s'échelonnerait, année après année, jusqu'à la fin du mandat présidentiel. Élu au printemps 2017, Emmanuel Macron aurait dû en être, a priori, le fil rouge. Cinq ans plus tard, le projet apparaît bien plus vaste encore dans ces six épisodes d'une heure chacun où s'articule à tous les étages un inventaire détaillé : du militant de base aux vieux ténors des partis, en passant par le Parlement ou les «affaires» qui résonnent sur les réseaux sociaux. Avec les mêmes questions en filigrane... Pourquoi les deux partis traditionnels de droite et de gauche s'évanouissent-ils ? Pourquoi l'apparition du bloc centriste ? Pourquoi les extrêmes croisent-ils leur radicalité sur les ronds-points et dans les manifestations de l'automne 2018 ?

Une telle éphéméride pourrait être une démonstration fastidieuse. Hu-

gues Duchêne écarte le risque en plongeant sa grande silhouette à l'air parfois égaré dans la bataille, à laquelle il mêle sa propre biographie. Il s'avoue ex-jeune militant socialiste – dont la mère a finalement voté Macron –, assume son désarroi devant l'évolution des opinions et sa joie soudaine de devenir «oncle». C'est d'ailleurs à son neveu que son récit s'adresse avec une maladresse assumée.

Sur une scène à nu encadrée par les costumes et rythmée seulement par quelques chaises, ce «théâtre pauvre» n'est encombré par rien d'autre que par des images filmées à l'arrache dans la bousculade des meetings (le raout de François Fillon au Trocadéro en mars 2017 ou ceux de Marine Le Pen dans le Nord). Rien n'échappe à ses radars – peut-être trop largement ouverts, car la trame s'effrite parfois. En revanche, les sept acteurs et actrices (dont la plupart ont fini leur apprentissage à l'académie de la Comédie-Française) nous tiennent en alerte constante. Leur formidable engagement est toujours rehaussé d'une distance ironique dans leurs évocations successives de François Hollande, Ni-

Qu'ils évoquent Nicolas Sarkozy, François Hollande ou Jean-Luc Mélenchon, des comédiens formidables d'engagement.

Télérama ^{Sortir}

Supplément Sortir N°3771 semaine du 20 au 26 avril 2022 / Supplément Sortir N°3777
semaine du 1^{er} au 7 juin 2022 / Supplément Sortir N°3778 – Du 8 au 14 juin 2022

Je m'en vais mais l'État demeure

De et par Hugues Duchêne. Durée:
3h30. 20h (mer., jeu.), Théâtre
de Vanves, 12, rue Sadi-Carnot,
92 Vanves, 01 41 33 93 21. (14-20€).

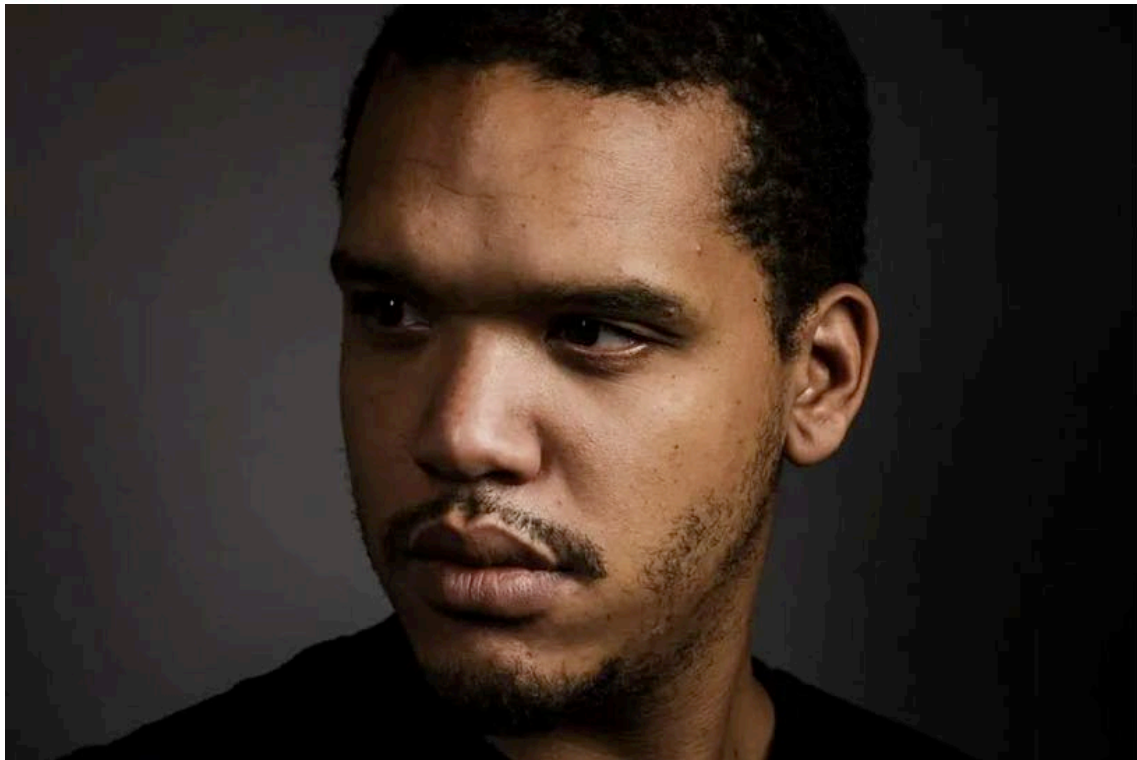
TRT Hugues Duchêne avance
au rythme d'une vie politique
qu'il découpe en tranches,
ajoutant régulièrement
des épisodes qui forment
un spectacle sériel démarré
avec l'élection présidentielle
de 2017. Après avoir traité
de l'actualité judiciaire,
des attentats, des Gilets
jaunes, des médias ou
de la diplomatie, il boucle
son compte rendu subjectif
de la présidence actuelle
en abordant cette dernière
année de pouvoir.

Sa méthode est toujours
identique: il s'introduit chez
les gouvernants, court les
meetings, y grappille des
images, des sons, des paroles
et reformule le tout sur scène,
en y mettant une bonne part
de ses propres états d'âme.
Il est entouré d'une bande
d'acteurs qui, comme lui,
ont l'esprit de dérision
chevillé au corps. Ensemble,
ils écrivent une désopilante
et rafraîchissante comédie
du pouvoir. Pour avoir
vu de précédents épisodes,
on parie que l'ajout
de cette dernière séquence
achèvera en beauté
ce quinquennat théâtral.

Joëlle Gayot

Podcast "L'Oreille est hardie". Laurent Robert, comédien : de l'impro au pro

théâtre



© Stéphane Lavoué

Le comédien, originaire de La Réunion, passé par l'improvisation et le one-man-show, montre actuellement toute la palette de son talent dans la pièce "Je m'en vais mais l'État demeure", à Paris. Retour sur son parcours, de son île natale au prochain Festival d'Avignon, en passant par la Comédie Française - et "L'Oreille..."!

Il dit avoir le "syndrome de l'imposteur", ce qui pour un comédien ressemble plutôt à une qualité pour interpréter des rôles. Mais ce que **Laurent Robert** entend par là, c'est que sous ses airs de touche-à-tout - improvisation, one man show, comédie, tragédie -, il n'a pas encore osé de frotter aux grands rôles du répertoire du théâtre. Non pas qu'il ne serait pas taillé pour. Disons plutôt que de plus grands et plus célèbres que lui s'y sont frottés avant lui et ont laissé une telle empreinte qu'il n'ose pas encore se mettre dans leur pas. Ça viendra sûrement.

Tous azimuts !

En attendant, le comédien livre une partition brillante et énergivore dans la pièce qui se donne actuellement au Théâtre 13 à Paris ***Je m'en vais mais l'État demeure*** de son comparse Hugues Duchêne et la compagnie ***Le Royal Velours***. Un projet ambitieux : raconter depuis l'année 2016, la vie politique française. Une année correspond à une heure de spectacle, faites le calcul. Multitude de rôles, de déplacements, de changements de costumes... Laurent Robert et ses petits camarades sortent rincés de cet exercice, jouissif au possible mais harassant (surtout les week-ends ou le spectacle se joue en version intégrale soit près de sept heures durant) !

S'improviser comédien ?

Mais Laurent Robert s'est habitué aux challenges. Depuis l'époque où, dans son île de La Réunion natale, à l'âge de 14 ans, l'ado introverti se prend de passion pour... l'improvisation. Pas le théâtre qui demande déjà de sortir de soi pas mal de cran. Non. L'impro qui nécessite encore davantage de mise en danger face à des spectateurs. Paradoxe assumé par l'intéressé mais inexplicable et inexpliqué pour lui-même à ce jour, avoue-t-il dans *L'Oreille est hardie* !

D'autant que ce goût pour l'improvisation ne se tarira pas et le tiendra une bonne dizaine d'années, sans compter, aujourd'hui encore, les recours incessants à l'impro, mobilisée pour certains spectacles (ou pour répondre aux demandes de *L'Oreille...* de dresser en début de podcast son autoportrait) !

Des formations professionnelles

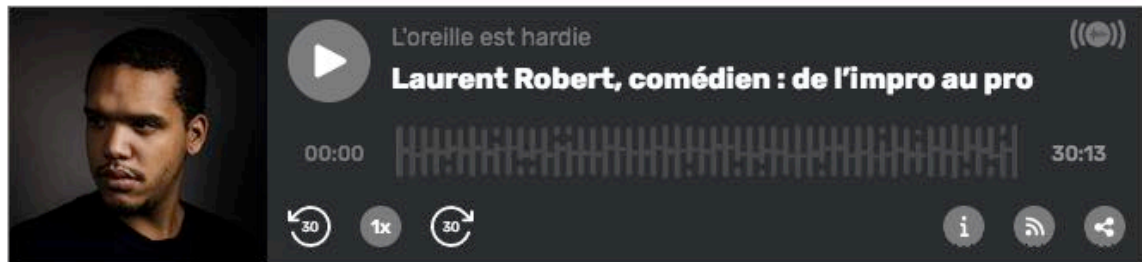
Loin du chemin tracé vers une quelconque école de commerce, ses études supérieures seront artistiques, faites de théâtre, de théâtre, de théâtre. Et c'est parce qu'il en voudra toujours plus, qu'il deviendra l'un des membres fondateurs de la Troupe Universitaire de l'Île de La Réunion. Viendront alors les premières sensations quasi-professionnelles sur les scènes réunionnaises. Puis l'oiseau décide de continuer son apprentissage et de quitter son nid de l'océan Indien direction Avignon puis Cannes et des écoles de formation où ses talents pour la tragédie comme pour la comédie s'affirment.

Tutoyer les dieux

2015 signe son entrée à la Comédie Française !... Déjà ?! Bon, disons pour être plus précis, qu'il intègre l'Académie de la prestigieuse institution et devient pendant un an un des élèves comédiens. Le rythme y est d'enfer puisqu'il enchaîne pas moins de 400 représentations en 10 mois ! Des petits rôles certes mais un poste d'observation et d'apprentissage imprenable et quelques belles rencontres avec de grands comédiens, des metteurs en scène confirmés et quelques idoles.

Puis deux ans plus tard, Laurent Robert se met à l'écriture et co-signe ***L'Attrape-Dieux*** qu'il créera au CDN de La Réunion avec son comparse Thibaut Pasquier, spectacle qu'ils emmèneront jusqu'au Festival Off d'Avignon dans le cadre du **TOMA** (Théâtre d'Outre-mer en Avignon). Parallèlement, viendra se greffer l'aventure de *Je m'en vais mais l'État*

demeure avec la compagnie Royal Velours composée de quelques anciens camarades venus eux aussi de l'Académie de la Comédie Française.



Et écoutez Laurent Robert évoquer ses pérégrinations théâtrales (apprenez ce qui aurait pu être sa vocation première ; et aussi sa motivation pour ses premiers pas artistiques...). Suivez le parcours à la fois singulier et exemplaire d'un jeune homme issu des Outre-mer, qui, la tête et le cœur pleins de rêves de scènes, a beaucoup travaillé pour y arriver. Ce que ne pourrait pas forcément dire le premier imposteur venu...

Découvrez ou retrouvez le comédien Laurent Robert dans *L'Oreille est hardie*, c'est par ICI !

Laurent Robert est à l'affiche de "Je m'en vais mais l'Etat demeure" de Hugues Duchêne au Théâtre 13 Glacière à Paris jusqu'au 26 juin 2022. Et jouera dans "Lulu Projekt" au Festival d'Avignon, au Gilgamesh du 7 au 27 juillet 2022.

Patrice Elie Dit Cosaque

Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

THÉÂTRE — 2022-06-15

Hugues Duchêne : roulez, jeunesse !

par ARMELLE HÉLIOT

Avec la compagnie qu'il a fondée, Le Royal Velours, il recompose en un feuilleton de six épisodes, l'actualité française depuis septembre 2016. Des croquis, des analyses, de la férocité, une joyeuse énergie et un sens profond du théâtre et de ses possibilités.

Le point numéro 1 du contrat qu'Hugues Duchêne propose aux spectateurs de son feuilleton politique sur la France est ainsi formulé : « *Je m'en vais mais l'Etat demeure* est une pièce de théâtre dont l'histoire débute en septembre 2016 et se termine à la date du jour où le spectacle est joué devant les spectateurs. »

Un contrat strictement observé si l'on en croit les derniers épisodes de ce long fleuve non tranquille. L'épisode 6 est pour l'essentiel consacré à cette année d'élection présidentielle, avec en particulier, un gros plan sur le parcours du candidat Zemmour. On imagine donc Hugues Duchêne et ses comédiens très impliqués, au travail actuellement, pour ajouter les scènes de l'anéantissement du phénomène, lors du premier tour des élections législatives, à Cogolin !

Nous serons conduits à reparler de ce travail au long cours entamé il y a pas mal de temps et dont on avait aperçu le dessein au Train Bleu d'Avignon il y a cinq ans et, un peu plus tard, en décembre 2019, dans le cadre d'Impatience au 104.

Trois filles –mais qui jouent aussi les hommes, à commencer justement par Zemmour ou Jean-Michel Ribes- cinq garçons dont le « patron », le chef de troupe, le capitaine qui fracasse tout, Hugues Duchêne. Saluons Vanessa Bile-Audouard, Juliette Damy, Marianna Granci, Théo Comby-Lemaître, Robin Goupil (en alternance avec Gabriel Tur), Laurent Robert, Gabriel Tur. Et puis leurs camarades assistants à la mise en scène, Victor Guillemot, Pierre Martin, vidéaste.

Une bonne bande, pas de doute. Cela va vite, c'est féroce. Peu d'éléments de décor, et du jeu. Du jus ! La forme est évidemment contraignante : il faut aller rapidement, avoir des points de vue, les assumer, tout en étant assez impartial. Disons-le, plus on est près du

présent, *plus Je m'en vais mais l'Etat demeure* nous paraît pertinent. On déguste les piques, la manière de mettre en scène, littéralement, les événements. La jeunesse de cette troupe lui donne même le droit d'être hâtive et de formuler des « vérités » à l'emporte-pièce, si l'on peut dire, qui nous font rire, même lorsque l'on n'est pas d'accord ! Un spectacle qui bouscule et réveille, et qui est, en même temps, une célébration sincère et amoureuse du théâtre.

Ils sont passés par l'Académie de la Comédie-Française. Ils ont déjà du métier. Mais nulle arrogance dérangeante. Ils se prennent pour un groupe doué, et ils ont raison.

Hugues Duchêne aime faire de l'immersion. Être pris pour qui il n'est pas. En l'occurrence, pour s'en tenir à ses derniers exploits, se rapprocher, comme un vrai-faux photographe de presse, du pouvoir et pénétrer des cercles très surveillés. Il aime séduire. Gare à se laisser séduire ! Avec sa haute silhouette, il domine facilement des petits mondes des adorateurs de Macron ou de Zemmour !

Les comédiens excellent à passer d'une humeur à l'autre, d'un costume à l'autre, d'une composition à l'autre. Ils ont du talent. Mais Hugues Duchêne, au cœur de cette deuxième partie, épisode 5, impose une personnalité forte, très plastique, très originale. C'est lui, en fait, de par sa seule et haute ambition, qui donne son sens et sa profonde légitimité à cette mise en œuvre d'un théâtre qui s'adresse à tous et accomplit sa belle mission : éclairer et divertir.

Armelle Héliot

Hugues Duchêne, artiste infiltré dans le monde politique



photo Simon Gosselin

Hugues Duchêne poursuit sa série de théâtre politique, *Je m'en vais mais l'État demeure*, démarrée il y a quatre ans avec trois épisodes qui parcouraient les années 2015-2018. Les trois nouveaux épisodes s'ouvrent sur les municipales de 2020 et se referment sur la Présidentielle de 2022. Il propose l'intégrale en juin au Théâtre 13.

« Mais tonton, politiquement, comment on en est arrivé là ? ». Les enfants ont toujours de ces questions ! Le travail d'Hugues Duchêne tente moins d'y répondre qu'il n'y contribue, miroir d'une époque où les repères se perdent, direction un certain chaos. ***Je m'en vais mais l'État demeure*, puzzle par épisodes d'une politique spectacle et people où l'on voit Zemmour de tout près, est un spectacle drôle et passionnant par ses ambiguïtés.** Ne vous laissez pas impressionner par la durée annoncée du spectacle. 3 épisodes : 3h30, entractes compris, qui passent aussi vite qu'une bonne série. Hugues Duchêne et sa Cie du Royal Velours savent y faire pour mettre du rythme. Séquences télescopées, changements de personnages express, passages musicaux et autres séquences photos et vidéo, tout est rapide et maîtrisé et l'on aurait d'autant moins de raisons de s'ennuyer que nous voilà plongés dans le chaos bouffon d'un monde politique qui donne pas mal à rigoler.

Hugues Duchêne, l'auteur et metteur en scène met en scène le récit de ses aventures, car il s'est amusé à infiltrer le monde politique. Avec pour principe, article 7 des règles qu'il s'est fixées, que « Tout est vrai. Sauf ce qui est faux ». Iels sont également 7 sur scène. Qui virevoltent autour du personnage principal, Duchêne, qui raconte Duchêne. Les années passées ont été compliquées, Covid oblige. Ces trois épisodes s'ouvrent sur les municipales de 2020 et se referment sur les présidentielles de 2022. Entre les deux, une page traitée en mode express, Hugues Duchêne seul en scène et dans son confinement. Là aussi, le rythme est maîtrisé, on passe vite. Auparavant, Duchêne côtoie la pantalonnade LREM des municipales à Paris (Gantzer qui finit chez Hanouna, Griveaux quittant la politique après la publication des photos de son sexe sur Internet, et Buzyn qui finit par perdre sans avoir même sans doute espéré gagner). **Dans un troisième épisode assez stupéfiant, on le voit devenir photographe officiel d'Eric Zemmour !**

On ne vous dévoilera pas tout ici des tribulations qui vont amener ce social-démocrate, ex Sciences Po militant PS, culturel de gauche comme il se doit, à finir par suivre chaque étape de la campagne de Zemmour, produisant les photos que son équipe de com' relaie sur les réseaux, imaginant pour lui une nouvelle affiche de campagne et, le soir des résultats, prenant dans ses bras une militante à serre-tête pour la consoler de la défaite. Entre sa peur d'être lynché pour trahison, les cas de conscience sur l'utilisation à faire de l'argent gagné, et l'incroyable révélation des coulisses d'une campagne où tout paraît s'improviser au jour le jour, **ce troisième épisode constitue, comme on disait bien avant Internet, le véritable clou du spectacle.**

« *Mais, tonton, politiquement, comment en est-on arrivé là ?* » demande donc son neveu à Hugues Duchêne dans un dialogue imaginaire qui ouvre la pièce, et en structure la narration. Là où ? Dans un ballet politique où les repères s'écroulent ? Où l'on passe aussi vite d'un camp à l'autre que de la politique à la télé ? Où l'on communique bien davantage qu'on n'établit des projets ? Où l'on cherche à résonner bien davantage qu'à raisonner ? Où tous les coups sont permis pour abattre ses adversaires... ? **Le tableau que dépeint Duchêne est bien noir mais il ne date pas d'hier.** Bref retour sur la mort de Robert Boulin. Sur la violence de Sarkozy. La politique est affaire de tueurs depuis longtemps si l'on en croit Duchêne. Et notre siècle a démarré avec le Loft, achèvement ultime de la société du spectacle qui ne permet plus de distinguer la fiction de la réalité, ni le vrai du faux, ni le storytelling des vraies destinées.

Alors, c'est donc le grand nawak. Et Duchêne et sa bande en font du grand foutraque. Farandole de personnages qui s'entrecroisent, parmi lesquelles des figures politiques et médiatiques connues imitées avec finesse. La farce de la comédie médiatique côtoie ici l'histoire personnelle d'Hugues Duchêne, sa famille et sa troupe qui ne sont pas moins moqués. C'est grinçant, plein de petites trouvailles scéniques, parfaitement réglé dans un ballet millimétré où les interprètes s'en donnent à cœur joie. On zappe, on mélange l'intime et le politique, on traficote les photos comme on joue certainement avec la vérité. L'univers et le travail de Duchêne n'ont finalement rien de plus que le monde qu'il dévoile. L'attrait du succès, le besoin d'être dans la lumière, le narcissisme du protagoniste sont également le produit de cette époque. Cela évite ainsi toute dimension moralisatrice et nous plonge doublement dans l'ambivalence de l'époque.

Duchêne est donc à la fois un amuseur tout ce qu'il y a de plus contemporain et le descendant du théâtre de foire qui commentait l'actualité. Lui et sa troupe créent un style, son style, un vrai truc unique qui n'existe nulle part ailleurs. Avec un personnage de gentil loser ambitieux, à la marge mais pas exclu du jeu, avec des scrupules mais pas non plus bouffé par la morale. Du genre qui pourrait bien y arriver. Sympathique à qui l'on ne confierait pas pour autant ses pires secrets. Et si le théâtre qu'ils proposent ici n'existe nulle part ailleurs, c'est aussi parce qu'il est abreuvé de notre modernité sans en faire un usage excessif. Dans cette modernité, le théâtre y apparaît d'ailleurs dans une forme de décrépitude. **Comme un art prestigieux mais qui n'intéresse plus les puissants, comme un instrument satirique tellement confidentiel qu'ils n'arrivent même plus à s'en méfier. C'est aussi drôle que déprimant !**

Eric Demey – www.sceneweb.fr

MANIFESTO.XXI



Une fois par saison, la rédaction Scènes de *Manifesto XXI* revient sur les actualités marquantes du spectacle vivant et vous propose sa sélection de créations et rendez-vous.

Au programme en cette fin de printemps : les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis, le dernier projet de Gurash Shaheman, les ateliers libres du Théâtre de Gennevilliers, la 17ème édition des Rencontres à l'Échelle à Marseille et le dernier projet politique fou *Je m'en vais mais l'État demeure*.

***Je m'en vais mais l'État demeure*, Hugues Duchêne, Le Royal Velours du 7 au 26 juin au Théâtre 13 Glacière**

Pour cette nouvelle création, Hugues Duchêne a retroussé ses manches bien haut pour mettre les mains dans le cambouis de l'actualité politique française de ces cinq dernières années. De septembre 2017 à aujourd'hui, littéralement tous les aujourd'hui auxquels se joue le spectacle, puisque celui-ci s'écrit en perpétuelle expansion, ne cesse de se mettre à jour, prenant en compte chacun des événements qui viennent s'ajouter à l'Histoire. Quelques infiltrations, un large travail d'enquête et d'adaptation, beaucoup de recherches et de nombreux voyages ont été nécessaires à la fabrication de ce docu-fiction en 6 épisodes d'une heure chacun. Accompagné par son collectif, le Royal Velours, le jeune metteur en scène sorti de l'école de la Comédie Française signe un synopsis des plus intrigants, pour un spectacle grand format qui devrait être fascinant.

Léa Simonnet

« Je m'en vais mais l'État demeure » une pièce d'Hugues Duchêne

By Vincent Bourdet - 22 juin 2022  45  0

Pour sa quatrième mise en scène, Hugues Duchêne et sa compagnie Royal Velours invitent à plonger avec enthousiasme dans l'actualité politique française. En six épisodes d'une heure chacun, les six années qui se sont écoulées entre deux élections présidentielles se trouvent aborder de toute part. À découvrir d'un seul tenant ou en deux parties au [Théâtre 13](#) à Paris.

Contrairement à Louis XIV à qui la phrase, servant ici de titre, est attribuée, Hugues Duchêne n'a pas l'air prêt de quitter ni la scène politique ni la scène théâtrale. Fondateur d'une compagnie avec ses ancien.ne.s camarades « élèves-comédien.ne.s » de la Comédie Française, il a développé une définition radicale et singulière de ce que doit être le théâtre documentaire. Fruit d'un long travail d'enquête sur le terrain où il n'hésite pas à emprunter les habits de journaliste, il a établi les fondements d'une œuvre au long cours qui « débute en septembre 2016 et se termine à la date du jour où le spectacle est joué devant les spectateur.rice.s. » Afin de capter le fond de l'air, de « raconter l'évolution politique de son propre pays : la France », Duchêne voyage à travers le territoire mais aussi à l'étranger, s'immerge dans des partis politiques, devient photographe officiel, fréquente les tribunaux, se rend aux meetings et aux manifestations. Bref partout où il se passe quelque chose on peut entendre Duchêne crier « PRESSE PRESSE PRESSE » ou agiter malignement une carte sur laquelle figure la Marianne de la République française. Alors que s'est-il passé depuis l'automne 2016 ?

En découpant sa pièce par année, et en suivant l'actualité de chacune (élections présidentielle et législatives, procès terroristes, mouvement des Gilets Jaunes, municipales, covid-19, opération Barkhane, nouvelle élection présidentielle) Duchêne se mue en une sorte de professeur d'éducation civique exposant l'organisation de la Cinquième République et de ses pouvoirs. Sentiment pédagogique renforcée par le destinataire de ce résumé théâtral : le neveu du metteur en scène, né fin 2016. Car loin d'une leçon magistrale poussiéreuse ou d'une suite de témoignages, c'est de vie dont il est question dans *Je m'en*

vais mais l'État demeure. Celle de Duchêne et de son neveu, mais aussi celle de ses proches, de ses ami.e.s et des membres de la troupe. C'est ainsi qu'à seulement sept sur le plateau, il.elle.s convient une multitude de personnes tant par un va et vient prodigieux de déguisements que par des imitations désopilantes. Emportés dans ce fourmillement inventif, dans lequel à certains moments les identités des un.e.s et des autres sont interverties pour préserver l'anonymat de tel ou tel avis, le vrai se mélange au faux, le théâtre au réel. Certes il y a un écran, seul véritable décor, sur lequel sont projetées les images capturées par Duchêne. S'y voit des têtes connues, des instants historiques mais tout cela est-il bien véridique ? Personnes existantes interprétées, dialogues réels rejoués, c'est sans doute ici que la pièce a le plus de portée. Car au-delà des rires provoqués, de la fascination exercée, l'écriture théâtrale pratiquée ici provoque un questionnement sur le régime de croyance auquel veut bien se soumettre tel.le ou tel.le spectateur.rice, qu'il.elle soit devant un.e professeur, un.e politicien.ne, un.e journaliste, ou un.e comédien.ne. Comme le rappelait une des clauses du contrat : Tout est vrai tant que ce n'est pas faux.

Rarement a été vu un théâtre documentaire poussé aussi loin dans ses limites. Alors que passer 7 heures assis.e dans une salle spectacle pourrait ressembler à une fuite hors du monde, c'est un ensemble pénétrant de fenêtres réflexives sur le présent, l'Histoire, l'individu, l'autre, le politique, le monde qui s'ouvrent aux spectateur.rice.s. Joyeusement vivifiant.

Vincent Bourdet

Jeudi 16 juin 2022

Une saga française

Posted by Admin on jeudi, juin 16, 2022 · [Leave a Comment](#)



(c) Margot L'Hermite

Le Théâtre 13 propose en cette fin d'année de vivre l'aventure théâtrale de *Je m'en vais mais l'Etat demeure*, un projet fou imaginé par Hugues Duchêne. Avec la troupe du Royal Velours, qui rassemble quelques ami.es de promotion de l'Académie de la Comédie-Française, le comédien-auteur-metteur en scène se lance le défi d'écrire et monter une pièce permanente, découpée en "années" qui durent chacune une heure de représentation. En commençant à l'élection présidentielle de 2017, le projet s'étale jusqu'à aujourd'hui, mélangeant grande et petite histoire, événements politiques et épisodes intimes – la pièce est d'ailleurs toute entière adressée à son neveu, né en 2017, comme un témoignage du temps. Yannaï Plettener et Ariane Issartel sont allé.es s'immerger dans cette grande aventure.

Ariane Issartel – Alors, parlons de cette saga théâtrale ! C'est drôle parce qu'avec le fait de s'étaler sur autant de temps, j'ai eu l'impression que le spectacle cherchait et trouvait sa forme petit à petit, en se fabriquant. Je ne sais pas ce que tu en penses mais cette pratique du théâtre documentaire me touche beaucoup, parce que c'est assez intime au fond : si on retrouve le côté adresse au public, les imitations de personnalités connues, la présentation de documents et l'aspect pédagogique/historique de ce théâtre, il reste assez personnel, et bricolé, et poétique. Un peu à l'image de ces photos "documentaires" prises par Hugues Duchêne qui sont toutes un peu floues, prises dans des foules en mouvement. C'est touchant, ce côté "journaliste amateur", et en même temps il y a ce choc de voir la photo "en vrai" d'un moment qu'on vient de nous rejouer sur scène... est-ce que ce qui nous touche, c'est la proximité historique, ou plutôt le mélange petite et grande histoire qu'on vit toutes à plusieurs niveaux ? Ou encore le choc fiction/réalité permanent ?

Est-ce que ce qui nous touche, c'est la proximité historique, ou plutôt le mélange petite et grande histoire qu'on vit toutes à plusieurs niveaux ?

C'est un théâtre documentaire très joyeux, très entraînant, qui gagne en qualité quand il s'éloigne de l'explication, pour aller dans la reconstitution et le jeu.

Yannai Plettener – Je vois ce que tu veux dire. Cette dimension intime est assumée et annoncée dès le début du spectacle lorsque Hugues Duchêne nous dit que ce récit de la vie politique française sur plusieurs années sera nécessairement subjectif. Nous savons que nous voyons par ses yeux, et il nous le rappelle constamment. D'ailleurs, ce qui sert de déclencheur à cette ambitieuse entreprise est un événement intime : la naissance de son neveu. On est donc ancré à ce

niveau là. Et en même temps, le spectacle n'oublie pas que le public a lui-même traversé une bonne partie de ces événements, qu'il y a donc un vécu collectif partagé, et en joue allègrement – dans les imitations de personnalités connues, l'ironie tragique, on fait sans cesse appel à ce vécu-là. On est alors à la fois spectateur de la pièce et spectateur de l'histoire politique, par le biais des reconstitutions et des photos, comme Hugues Duchêne lui-même s'efforce de l'être au plus près, en suivant les *meetings*, les grands procès, et en allant jusqu'à s'infiltrer dans des partis politiques. En jouant constamment sur double niveau, la pièce trouve, à mon sens, un ressort d'adhésion puissant et très ludique. Même si on n'évite pas au passage l'écueil des *private jokes*, accessibles à une partie du public seulement, notamment lorsque le spectacle parle du milieu théâtral. Mais cet aspect-là ne nuit pas au ressenti général.

C'est donc un théâtre documentaire très joyeux, et très entraînant, et qui je trouve gagne en qualité quand il s'éloigne de l'explication, pour aller dans la reconstitution et le jeu.



(c) Simon Gosselin

A.I. – Oui je suis d'accord, j'étais un peu perdue au départ dans la première année, probablement parce que c'est l'année qui tente d'être la plus exhaustive, celle qui définit le projet en général. C'est aussi émouvant, parce que ce sont les tous débuts de cette grande aventure théâtrale, un projet qui cherche sa forme et son langage. J'ai été plus émue et accrochée par les années suivantes, qui assument des "cadres" fictionnels un peu plus marqués : l'année "judiciaire", par exemple, avec toutes les reconstitutions de procès. Très fascinant le procès, si théâtral... Franchement, je me suis demandé ce que je fichais pendant cette année-là, comment j'avais pu rater tant de choses ! la question du point de vue... C'est aussi le côté fascinant de cette fiction politique très proche de nous en termes de chronologie : cela interroge aussi notre situation personnelle pendant ces années-là, notre petite histoire intime avec ses bornes publiques et privées. Nous avons tous, au fond, les mêmes repères publics, les grands événements, qui s'entrecroisent avec les repères privés – qui parfois prennent toute la place...

C'est aussi le côté fascinant de cette fiction politique très proche de nous en termes de chronologie : cela interroge aussi notre situation personnelle.

A ton avis, quel est le but de cette traversée ? A part un portrait de l'époque, une sorte d'esprit du temps... Est-ce qu'on en ressort avec plus de recul et de compréhension, ou encore plus de confusion, d'être allé si près des détails ? L'Histoire est si proche, nous n'avons pas encore de distance. Peut-être qu'il y a quelque chose de l'instantané, comme les photos : il ne cherche pas à tout embrasser, juste à saisir la vérité du présent sur le vif...

Y.P. – Même si les photos donnent une impression d'instantané, je ne sais pas si l'ambition d'écrire une pièce par an vise à saisir un instant présent. Il y a mine de rien quelque chose de très construit dans la narration, notamment à partir de la deuxième année : en se focalisant sur une dimension de l'actualité politique, comme les grands procès pour terrorisme dans la deuxième année, il propose une interrogation assez spécifique (dans cet exemple, c'est le surgissement de la question morale dans des contextes éminemment politiques), à travers laquelle on est invité à réinterpréter les autres événements qui nous ont été racontés, qui vont l'être, et, en effet, ceux que l'on a nous-mêmes vécus. C'est aussi, pour moi, le signe d'une soif documentaire inextinguible qui anime Hugues Duchêne : on sent qu'il voudrait être partout, à chaque *meeting*, à chaque réunion, à chaque procès, recueillir les paroles de tous les acteurs du champ politiques, les personnalités comme les anonymes... Qu'il ait réussi à canaliser cela dans une fresque théâtrale est assez fort.



(c) Simon Gosselin

C'est une écriture progressive, année par année : on évite un propos globalisant ou une théorie censée tout expliquer.

Mais c'est vrai qu'on peut avoir le tournis : nous n'avons pas toujours le sentiment d'un fil directeur, il y a beaucoup d'informations. Cela est dû, en partie je pense, au fait que c'est une écriture progressive, année par année. Il n'y a pas de vision d'ensemble qui vient unifier le tout.

Pour moi c'est à la fois une force – parce qu'on évite un propos globalisant qui proposerait une théorie censée tout expliquer – et un défaut – puisqu'on est privé de quelque chose qui pourrait lier les pièces entre elles, au-delà de la simple adresse au neveu... Le travail d'intégration des récits est laissé au spectateur. Du coup, il reste dépendant aussi de ce qu'a vécu chacun, et donc est forcément aussi subjectif. Peut-être est-ce cela qu'il faut retenir : il est difficile d'embrasser l'entière de la vie politique d'un pays sur plusieurs années par le prisme d'une vision individuelle – les événements ne font sens entre eux que par l'accumulation des expériences individuelles partagées ? On arrive à la limite d'un théâtre documentaire purement subjectif, et au seuil d'un théâtre plus sociologique, qu'Hugues Duchêne ne franchit pas, du moins pas dans les trois premières années. Même si journalisme et sociologie partagent l'expérience du terrain, et que ses infiltrations au RN ou dans la campagne d'Eric Zemmour ont quelque chose, au fond, d'ethnographique.

Ce qu'on perçoit bien cependant, c'est le plaisir qu'il prend à toutes ces expériences de terrain, à cette ambition d'être au plus proche des choses... Est-ce que ce plaisir est communicatif ? Peut-il donner envie, au public qui sort de la salle, de lui aussi s'improviser observateur, enquêteur, voire participant, même de manière minime, de la vie politique ? Pour le dire simplement, la pièce pousse-t-elle selon toi, non à militer, mais à devenir plus actif dans notre perception du politique ?

A.I. – Oui c'était exactement mon sentiment pendant la 2e année, l'année juridique, je me disais que j'aurais dû être plus active, mieux m'informer. Et cette façon de faire du journalisme de terrain, même un peu amateur et brouillon, c'est aussi un acte d'engagement politique... A un moment, il dit : je suis un imposteur... mais qu'est ce

que ça veut dire ? Un imposteur à quel niveau ? Tous les citoyens pourraient ou devraient être engagés dans la vie de la cité, et voir de leurs propres yeux, se faire leur propre avis... en fait ça questionne aussi la nature de l'acte journalistique, qui propose des images des événements politiques en leur accolant tout de suite une mise en fiction, un récit, une analyse. On a un peu l'impression que pour Hugues Duchêne il s'agit de dire : ça ne me suffit pas ! Je veux voir de mes yeux. Son acte ne fait pas concurrence à la presse, il décentre le regard. C'est vrai que tout le monde aujourd'hui, armé de son téléphone portable, pourrait s'improviser journaliste... Cet acte théâtral semble pousser à devenir acteur, ne pas se contenter des récits qu'on nous propose, de la lecture officielle des événements, mais essayer de construire une pensée à l'intersection de tous les récits concurrentiels. Quelque chose d'assez démocratique, en fait ! Bon, infiltrer le RN, j'avoue que je n'aurais pas eu le courage !

Cet acte théâtral semble pousser à devenir acteur, ne pas se contenter des récits qu'on nous propose.



- *Je m'en vais mais l'Etat demeure*, une saga théâtrale créée par Hugues Duchêne, Cie le Royal Velours, au Théâtre 13/ Glacière jusqu'au 26 juin. Mardis et jeudis épisodes 1-2-3, mercredis et vendredis épisodes 4-5-6, intégrale les samedis et dimanches.

Ariane Issartel



Je m'en vais mais l'Etat demeure © Simon Gosselin

L'existence d'Hugues Duchêne, la trentaine, acteur et metteur en scène de ce spectacle, balance entre la vie politique française, qu'il suit avec engouement, et le théâtre. Cet ancien membre du Mouvement des jeunes socialistes qu'il a rejoint à 15 ans, réunit ses deux passions dans une pièce : Je m'en vais mais l'Etat demeure. Avec ses six acolytes rencontrés à l'Académie de la Comédie Française, il retrace de 2016 à 2022 sous la forme d'une série de 6 épisodes d'une heure chacun, l'élection puis le quinquennat de Macron. A chaque année, un thème : 2017, l'année présidentielle, 2018-19, l'année judiciaire avec le procès Merah, 2019-20 : l'année médiatique, les municipales à Paris et l'affaire Griveaux ... A partir de ses expériences de terrain ; meetings de campagne, déplacement à Calais avec son ami gendarme, longues heures passées dans les prétoires face à Dupont-Moretti, chroniques de la campagne ratée de Ganzter aux municipales de Paris, infiltration de Génération Z, le mouvement des jeunes avec Zemmour, c'est la vie du pays qui défile à toute allure.

A chaque épisode, le même protocole : Hugues Duchêne se faufile dans les coulisses du pouvoir grâce à sa fausse candeur et un sacré culot. Après avoir réussi à passer les barrages de sécurité grâce à sa carte d'élève de la Comédie Française, on le voit sur le tarmac à Beyrouth à la descente de l'avion présidentiel, dans les réunions d'un groupe de soutien au FN à Dunkerque, dans les fêtes d'après-meeting de Reconquête. A tel point qu'il devient le photographe attitré de Génération Z dans le dernier épisode ! Si parfois quelques longueurs altèrent le rythme de la narration, la performance de l'auteur et de sa troupe reste à saluer. En particulier les trois comédiennes qui alternent brillamment les rôles de Sarah Knafo, Cédric Vilani, Eric Zemmour, un photographe maronite ou Jean-Michel Ribes.

Hugues Duchêne et sa bande nous proposent un théâtre plein d'humour et d'autodérision qui mélange avec audace et talent, tranches de vie intimes et regards incisifs sur le petit monde politique et médiatique français.

Un spectacle qui réconcilie presque avec la vie politique !

Sybill Girault

En septembre 2016 Hugues Duchêne fraîchement sorti de l'Académie de la Comédie Française imagine une pièce qui traiterait de l'actualité et de l'évolution politique de la France. Elle commence en 2016 et se termine le jour où elle est jouée devant les spectateurs, évoluant au gré des événements. L'auteur annonce qu'il va partout où il se passe quelque chose, jouant de son bagout et de son culot, agitant sa carte de l'Académie de la Comédie Française ou un appareil photo, criant « presse » comme sésame pour approcher des gens qu'il ne pourrait pas approcher autrement. Il court les meetings, y grappille des phrases, des images, fait des photos et met tout cela en scène accompagné par ses complices de la Compagnie Le Royal Velours. Il va ainsi côtoyer des hommes de pouvoir, mais aussi « des hommes sans pouvoir » et il mêlera à l'histoire politique quelques événements personnels, naissances ou deuils.

Le premier opus rassemblait les trois premiers épisodes de cette série, qui en comporte six, le premier consacré à l'année électorale 2016-2017, le second à l'actualité judiciaire avec le procès des antifascistes puis celui du frère de Mohamed Merah, le troisième à l'année parlementaire 2018/2019 occasion de s'interroger sur l'idée que l'on se fait de la représentation nationale et sur les formes nouvelles du clivage droite-gauche.

Place donc aux trois derniers épisodes. Le quatrième démarre avec l'affaire Griveaux et l'importance extravagante prise par l'image et sa diffusion sur les réseaux sociaux dans la vie politique. Dans le cinquième épisode, le confinement, conséquence de la pandémie, pousse notre héros à aller voir ailleurs et à s'interroger sur ce qu'il reste de l'influence française sur la scène internationale. Quant au dernier épisode il nous emmène dans la dernière campagne électorale au plus près de l'équipe d'Eric Zemmour, au cœur de ses meetings.

Comme dans toutes les séries il y a un « previously » qui permet au spectateur de ne pas être perdu s'il n'a pas vu les trois premiers épisodes ! Pour le sérieux il y a la référence aux analyses du sociologue Christophe Guilluy, sur *La France périphérique* et des graphiques sur l'écran. Pour être au plus près de l'histoire en train de se faire il y a des vidéos et de la musique. Sur scène, c'est un véritable ballet qui défile de Gaspard Ganzer à Cédric Villani, François Ruffin, Anne Hidalgo en passant par Frédéric Beigbeder. On passe des bureaux de vote aux appartements des confinés, de l'observation des voisins par les fenêtres aux grands meetings de l'actuelle campagne électorale.

Même si on peut déplorer quelques longueurs liés au désir de vouloir parler de presque tout, le projet est réussi et se termine en apothéose. Il fallait oser, le résultat est insolent, souvent très drôle et la troupe a une formidable énergie. C'est vivant, parfois hilarant parfois désolant, mais toujours plein d'humour.

Micheline Rousselet

« Je m'en vais mais l'État demeure »

| Tout va-t-il à vau-l'eau au royaume de France ?

28 juin 2022

Louis, quatorzième du nom, roi de France au règne interminable, finit bien par mourir en septembre 1715 non sans rassurer son entourage : « *Je m'en vais, mais l'État demeurera toujours* ». Ouf ! Car soixante plus tôt, en 1655, le jeune monarque avait inauguré l'absolutisme à la française (qui ne semble pas mort, lui) par une formule plus inquiétante : « L'État, c'est moi ». Trois siècles et demi plus tard, sur un tarmac d'aéroport, nouvelle version du déni de relativisme : *la République, c'est moi...*

Mais là, qui est ce « je » qui s'en va sans trépasser ni prendre l'avion ? Quelle commune mesure entre un petit « je » personnel et le grand Léviathan qu'est l'État moderne depuis Thomas Hobbes (1688-1779) ? Continuité administrative et juridique de l'État soit, mais s'il est déserté ? On quitte le navire amiral insubmersible... Il demeure, mais dans quel état justement ?

Hugues Duchêne, auteur, concepteur et metteur en scène de cette fresque et farce politique est un transfuge de science-po et des Jeunes Socialistes vers l'École Supérieure d'Art Dramatique de Lille puis la Comédie Française comme élève comédien. A cet égard, il est bien parti mais la politique ne l'a pas quitté alors que l'intime le rattrape ! Théâtre politique documentaire augmenté d'autofiction, la chronique qu'il nous propose avec sa compagnie du Royal Velours commence en 2017 avec l'accession de Macron à la tête de l'État et dure tout son (1^{er}) quinquennat. Coté intime, 2017 est aussi la naissance du neveu de l'auteur qui aura donc cinq ans à la fin du mandat présidentiel et du spectacle, en 2022. Le temps collectif et celui privé percutent celui du théâtre qui le leur rend bien.

Tout au long du spectacle, la référence récurrente au neveu – très jeune encore et néanmoins promu représentant de la nouvelle génération, celle qui aura raison plus tard d'insulter ses aînés pour l'état dans lequel ils lui auront légué la société et la planète – servira à interroger naïvement ces cinq années de vie politique. Il faut reconnaître qu'elles ont été aussi chaotiques qu'inédites, cascade d'événements très singuliers : accession d'un opportuniste élitiste à la tête de l'État, mouvement insurrectionnel des Gilets Jaunes, crise du Covid et, cerise sur le gâteau (assez indigeste déjà) une guerre en Ukraine ! Le tout sur fond de dérèglement climatique et de montée un peu partout de l'autocratie, du populisme et du nationalisme.

« Tonton peux-tu me dire comment on en est arrivé là ? » interroge le nourrisson par la bouche et l'esprit taquin du tonton. Pour répondre, ce dernier et sa troupe de *politiqu'art*

constituée d'une dizaine de comédiens.iennes rencontrés.es à l'Académie de la Comédie française, vont découper le quinquennat en six épisodes thématiques : l'année de la Présidentielle de 2017, l'année judiciaire et les procès anti-terroristes entre septembre 2017 et juillet 2018, le monde parlementaire et le mouvement des Gilets jaunes, l'année médiatique et le Covid, les sujets diplomatiques et enfin l'élection présidentielle de 2022 avec le phénomène Z...

Impossible d'entrer dans les détails et questionnements passionnants, drôles et décomplexés de ces huit heures de spectacle (proposé en intégralité ou en deux parties avec des pauses entre chaque épisode). Disons cependant que le charivari sur scène est permanent, à l'image du tumulte du pays durant ces cinq années. Les huit comédiens jouent tous ensemble ou à tour de rôle et plusieurs personnages chacun. Sur scène ou à l'écran, on retrouve, en caricature ou en image, Jean-Michel Ribes, François Hollande, Gaspard Gantzer, Emmanuel Macron, Frédéric Beigbeder, Jacques Alain Miller, Éric Zemmour, des conseillers en communication, des militants d'extrême droite ou des bobos et bien sûr Milène Farmer ! C'est disséqué et ébouriffant, et cependant facile à suivre car *c'est nous*, une tranche de vie publique que nous venons tout juste de vivre ne serait-ce que comme spectateurs devant notre petit écran sauf que là c'est en *live* ! Amour, haine, jalousie, espoir crainte, tous les affects de la politique sont convoqués. « France périphérique », médias, sexe, climat, économie, sondages, extrémisme, élections, etc., tous les sujets sont abordés et même *pris à l'abordage* dans un jeu en zapping qui se fait entièrement *à vue* avec accessoires, costumes et batterie, sans coulisse mais non sans malice, comme ces moments où tous les comédiens d'un même geste magique changent fictivement de personnalités pour éviter toute identification !

Humour, réalisme et intelligence. Ce théâtre documentaire n'est donc point menteur mais il sait jouer habilement avec les vérités en évitant d'en asséner à coup de massue. Le théâtre d'Hugues Duchêne fonctionne aussi comme un rendu d'expériences, voire d'aventures personnelles à haut risque. Dans le contrat que l'auteur s'impose et qui s'affiche durant les entractes sur l'écran, il est dit : « art. 3 – L'auteur va partout où il se passe quelque chose de symbolique et de révélateur de l'État de notre pays. Partout, en France, et parfois à l'étranger. » Et « art. 3 bis – L'auteur va particulièrement là où il n'a pas le droit d'aller. », c'est tout dire.

L'auteur est donc parti pour mieux revenir, il a quitté le politique pour le pôle éthique ! Même de façon subliminale, les ébats de plateau engagent un débat sur les valeurs. Mais qu'est-il répondu à la question du neveu ? L'auteur laisse la question ouverte mais une réponse possible se dégage du spectacle, intentionnellement ou non. De ce tourbillon de politique spectacle que ce spectacle politique présente, il émane une sorte de leçon que l'on formulera en plagiant Rabelais : *Politique sans conscience n'est que ruine de la cité*.

Il faut voir *Je m'en vais et l'État demeure*, c'est au moins aussi instructif qu'un stage à science-po en plus d'être un théâtre fulgurant et innovant. Tout fout le camp mais le théâtre demeure !

Jean-Pierre Haddad



De l'utilité de disposer d'une carte périmée d'accès à la Comédie Française.

Cette carte-là peut vous ouvrir bien des portes.

Depuis 2017, l'année qui vit Emmanuel Macron arriver à la fois à ses fins et au pouvoir, Hugues Duchêne a entrepris une expérience dramaturgique et politique la fois originale et passionnante.

Il s'agit pour lui de porter sur le plateau et de mettre en scène les évolutions politiques françaises ultra contemporaines.

On retrouve en quelque sorte la démarche du prix Goncourt Patrick Rambaud, qui année après année, parodiait naguère Saint-Simon en écrivant de façon drôle et jubilatoire la chronique des années sarkozystes et hollandaises.

Ici, Hugues Duchêne est devenu le chroniqueur théâtral des très petites et des rares grandes heures de la France macroniste.

Chaque année, avec ses camarades de l'Académie de la Comédie-Française réunis au sein de la compagnie Le royal velours, il va porter sur le plateau les événements politiques et sociétaux marquants de notre pays.

Hugues Duchêne ou le théâtre documentaire de notre vie politique.

Cinq épisodes existaient déjà, centrés chacun sur une thématique bien particulière : l'élection présidentielle de 2017, puis l'année judiciaire suivie par l'année parlementaire. Leur succédait l'année médiatique et enfin l'année des sujets diplomatiques.

Il ne « restait plus » qu'à ajouter un dernier volet pour clôturer la chanson de geste théâtrale de ce quinquennat. Une dernière année, focalisée sur la récente élection présidentielle, avec le résultat que l'on sait.

Là où l'entreprise artistique revêt réellement un caractère passionnant, c'est dans la manière qu'a eue l'auteur de s'impliquer personnellement dans ce récit politique. En effet, il ne fait pas que raconter, décrire et transcrire pour la scène : Hugues Duchêne

porte et exprime un point de vue engagé et très pointu sur ce qu'il voit au fil des semaines et des mois.

Ce garçon est un fin observateur de notre vie politique contemporaine.

De plus, il s'est lui-même plongé dans cette histoire politique et contemporaine, en allant en personne à la rencontre des petites et grandes figures de cette histoire-là : politiques, hommes et femmes de pouvoir, communicants, publicitaires, intellectuels, personnalités médiatiques, j'en passe et pas forcément des meilleures...

Les photos qu'il a tirées de ses rencontres seront d'ailleurs projetées au lointain.

Grâce bien souvent au petit bout de plastique frappé de notre drapeau tricolore évoqué dans la première phrase de ce papier, il parvient à « s'infiltrer » dans les QG, dans les cercles des petits marquis, vivant très souvent à la source même des événements politiques bien précis, dont certains ont défrayé la chronique.

A cet égard, la dernière heure nous explosera à la figure avec une incroyable révélation, que je me garderai bien de développer ici pour vous en laisser la sidérante surprise. L'auteur va se trouver pris au piège de son propre stratagème : à force, son infiltration et sa participation personnelle à la campagne d'un candidat vont prendre une tournure extraordinaire, posant même problème déontologiquement à la compagnie théâtrale.

C'est par une adresse originale de l'auteur à un tout nouveau membre de sa famille, Arthur, le neveu qui vient de naître en 2017, que commence le spectacle. Et nous immédiatement de comprendre les enjeux dramaturgiques entremêlés : vie politique et vie personnelle seront intimement mêlés.

Et c'est parti pour un peu plus de neuf heures que vont durer ces six épisodes tous plus passionnants les uns que les autres.

Sept heures qui vont filer à toute allure.

Ce spectacle va allier le fond et la forme en terme de totale réussite.

Tout d'abord, toute cette entreprise artistique repose sur une vraie écriture, acérée, drôle et très pointue, une écriture qui parvient subtilement à décrire puis à transcrire pour la scène les événements racontés.

De vraies formules nous ravissent. « *Ce n'est pas parce que je suis parano qu'ils n'en ont pas tous après moi !* », ou encore « *La tartiflette, quand c'est à la dinde, c'est dégueulasse !* » m'ont par exemple enchanté !

Nous allons beaucoup rire, certes, mais en même temps, nous serons souvent édifiés par le caractère dérisoire des passions et des ambitions de ces hommes et femmes plus ou moins illustres.

Se mélangent en permanence devant nous les aspects drôles et pathétiques de cette saga politique française, très finement mis en scène.

La petite troupe de comédiens ne va pas nous laisser souffler.

Sur scène, les sept vont interpréter toutes les figures politiques et médiatiques de ces années écoulées. De très grands moments nous attendent.

Des imitations, des accents et des intonations immédiatement reconnaissables, font qu'ils seront devant nous, les Macron, Hollande, De Villiers, Le Pen et consorts... Le candidat à la présidentielle de cette année, celui sur qui repose tout le dernier épisode, ce candidat est représenté de façon « magnifique » et très surprenante. Je n'en dis toujours pas plus...

Trois grands et illustres directeurs de théâtres publics parisiens, dont « *Shakespeare, Molière et moi* » seront croqués de façon merveilleuse. On s'y croirait !

Un peu à la manière d'Ivo Van Hove, tout se passe sur le plateau. Les costumes sont suspendus sur des portants à jardin et à cour, des vidéos sont projetées au loin, les comédiens s'emparent en alternance d'un clavier, d'une batterie et d'une basse électrique. Parfois, de remarquables moments choraux et vocaux nous sont proposés. C'est bien simple, il se passe toujours quelque chose de passionnant sur le plateau.

Chaque heure de spectacle est séparée par cinq minutes de pause, avec un entracte de quarante-cinq minutes entre les troisième et quatrième épisodes.

Vous ne pourrez pas dire que vous ne saviez pas : allez donc au Théâtre 13-Glacière vous plonger dans cette étonnante et très réussie saga, qui ne laisse personne indifférent. La vision que porte Hugues Duchêne sur notre société et notre vie politique, sa capacité à transcrire leurs petites et grandes dérisions sur les planches, tout ceci est remarquable !

Yves Poey

FOUD'ART

Le Blog pour les "FOU" de Théâtre, Cinéma, Expo, Culture



Bonfils Frédéric 🏰 · il y a 7 minutes · 2 min de lecture

Je m'en vais, mais l'Etat demeure

Une expérience totale : l'écriture permanente

Depuis l'élection du dernier président de la République, et depuis **qu'Hugues Duchêne** est devenu Tonton, il s'est donné comme mission d'essayer de répondre à une des questions essentielles de son neveu : « Mais Tonton, au niveau politique, comment en est-on arrivé là ? »

Cette fresque théâtrale débute en 2016 et se termine à la date du jour où le spectacle est joué devant les spectateurs.

L'élection présidentielle de 2017, les procès terroristes de septembre 2017 à juillet 2018, la crise des Gilets Jaunes, le Covid...

À la manière d'une série TV, et après un résumé assez génial des épisodes précédents, **Hugues Duchêne**, en apprenti reporter, va devenir le maître de cérémonie des épisodes 4, 5 et 6 de son spectacle collectif en mêlant des événements politiques connus de tous et des moments de sa vie propre.

Pour que la pièce soit intéressante pour le public, j'avais envie qu'elle reste en mouvement et qu'elle ne se termine jamais. Hugues Duchêne

Un théâtre d'acteurs

Pour moi, le théâtre, c'est de la pulsion de vie en boîte

Dans un plateau vide, avec seulement quelques chaises et une batterie, les acteurs vont se démultiplier dans une battle d'Art Dramatique géante.

Les scènes courtes et l'humour décapant, ces jeunes comédiens nous entraînent dans un zapping politique au rythme effréné, à la fois drôle, instructif et même... passionnant ! *Avis Foudart* **FF**

Frédéric Bonfils

Accueil > Je m'en vais mais l'Etat demeure de Hugues Duchêne

Critiques / Théâtre

Je m'en vais mais l'Etat demeure de Hugues Duchêne

par **Véronique Hotte**

Le démontage du politique par une troupe facétieuse



Depuis l'élection du dernier Président de la République, Emmanuel Macron, Hugues Duchêne s'autorise une expérience totale : l'écriture permanente d'une longue pièce de théâtre visant à transcrire les évolutions politiques de la France contemporaine.

Avec le Royal Velours, compagnie fondée avec ses anciens camarades de l'Académie de la Comédie-Française, il met en scène des événements politiques largement médiatisés, et d'autres moments de sa vie privée, comme la naissance de ses deux neveux, la mort de son oncle. Pour lors, le spectacle s'adresse à son neveu de cinq ans, étonné devant Le Dragon de Royale de Luxe à Calais.

Le metteur en scène a l'art de projeter des photos géantes sur le mur du lointain qui font mouche. Il a à sa disposition, dit-il, son bagout, des vieux badges et une carte culture pour aborder les VIP.

Il est apprenti-reporter, et souvent, prend des clichés des événements publics vécus intimement : photos d'hommes politiques, des conseillers, des candidats à la Présidentielle, où le sujet et personnage est souvent pris de dos et bras levés en V, par ce photographe prestement accroupi.

Chaque heure de spectacle - un épisode - est centrée sur une thématique institutionnelle. La première relate l'année de l'élection présidentielle de 2017, l'actualité judiciaire et les procès terroristes de 2017/2018. La suite a trait au monde parlementaire, à la crise des Gilets Jaunes. L'année médiatique avant l'ère du Covid traite des questions de communication et de journalisme.

Pour mettre à distance la pandémie, s'imposent les sujets diplomatiques des années 2020/2021 avec la question de l'influence française sur la scène internationale. Enfin, c'est 2021/2022, année exécutive, dernière heure du spectacle et boucle qui se referme, soit l'élection présidentielle 2022.

Voici quelques extraits du contrat qu'Hugues Duchêne élabore avec malice et fantaisie :

Je m'en vais mais l'État demeure est une pièce de théâtre dont l'histoire débute en septembre 2016 et se termine à la date du jour où le spectacle est joué devant les spectateurs... L'auteur va partout où il se passe quelque chose de symbolique et de révélateur de l'État de notre pays. Partout, en France, et parfois à l'étranger. Il va plutôt là où il n'a pas le droit d'aller, il a un abonnement TGV max. Ou une carte Liberté. Il tente d'entrer en relation avec des gens qu'il ne croiserait pas le reste du temps : - des hommes de pouvoir : politiques, financiers, publicitaires, intellectuels, spin doctors, dirigeants médiatiques, diplomates, héritiers, chirurgiens et avocats, espions et militaires, grands couturiers, pilotes, etc. - des hommes sans pouvoir.

L'auteur s'engage personnellement dans des situations qu'il éviterait le reste du temps. » Hugues Duchêne s'attache aussi à la dé-construction de la « théorie du complot ». Le spectacle présente un monde complexe, fragmenté, chaotique, où chaque personnage doit composer ses décisions avec des vents contraires. Le spectacle s'oppose aux thèses complotistes en vogue chez les jeunes et chez Hugues, quand il était adolescent : il est bien placé pour pouvoir en parler.

Les situations bougent, insaisissables, relevant de telle obédience politique lors de la campagne pour une présidentielle, et les QG de campagne sont privilégiés. En vrac, évocation du Mouvement des Jeunes Socialistes, Calais et le démantèlement de la jungle, Mélenchon et le vote des jeunes, Macron et le vote des vieux.

Au second tour de la présidentielle 2017, Marine Le Pen est à moins de 10% à Paris contre 62% à Calais ; pour l'auteur, La France périphérique de Christophe Guilluy est un ouvrage référentiel.

Ensuite, la justice et les procès, Tron, Jawad, Carlos et Lula. L'auteur est allé aux Etats-Unis, quand Trump s'est fait élire, et au Brésil à l'élection de Bolsonaro. L'Assemblée nationale, François Ruffin, Benjamin Griveaux pour les Municipales à Paris, et l'atmosphère plombée imposée par les mesures de confinement contre le Covid.

Et l'idée de partir à l'étranger est récurrente, Beyrouth au moment de l'explosion du port libanais- il y restera un mois. L'auteur aurait voulu suivre également l'Opération Barkhane, ce qui est possible par le biais du ministère des Affaires étrangères, avant que le Covid ne ferme les frontières.

Un plateau vide, des chaises, un piano, une batterie, des loges à vue dans l'ombre, à cour et à jardin, et des vestiaires de vêtements suspendus à leurs cintres que les interprètes rejoignent furtivement, pour changer de vêtue et d'allure, selon les situations qui se succèdent intensément.

Il faut dire que les acteurs se dépensent et se démènent, changeant de posture, criant leurs invectives politiques ou mimant certaines personnalités connues.

Hugues Duchêne d'abord, plutôt bon enfant et honnête, naïf mais malin, qui se met en avant pour prendre en charge sa narration, puis se met à distance pour laisser place à ses comparses.

Ceux-ci se métamorphosent sans cesse - Théo Comby-Lemaître, Laurent Robert, Gabriel Tur/Robin Goupil -, ils arpentent la scène - Laurent Robert s'allonge sur le ventre, simulant le cadavre de Robert Boulin dont la mort pose toujours question -, ils jouent de la batterie ou bien de la guitare et incarnent des caractères d'aujourd'hui avec humour et recul.

Les actrices sont particulièrement convaincantes pour tous les rôles interprétés : Marianna Granci est excellente dans toutes les figures proposées, et pour Eric Zemmour dit Z, elle porte un masque significatif, épousant la gestuelle voûtée identifiable, bras lancés en avant et regard un peu triste.

Notons au-delà de cette prestation réussie que la session consacrée à Zemmour est bien trop longue, insistante et récurrente, pesante et presque gênante.

Juliette Damy rayonne à travers les silhouettes de femmes longilignes et bien sous tout rapport, interprétant Sarah Knafo, collaboratrice et compagne de Z, et d'autres figures féminines ou masculines en lice. De son côté, Vanessa Bile-Audouard incarne avec pugnacité les êtres les plus improbables, le conseiller en communication Adrien Ganzer ou l'ami oriental de Hugues.

Pour cette soirée à Vanves, la première partie du spectacle atteint son but, facétieuse encore, composée d'une succession de sketches bien enlevés et pleins d'humour -, elle l'est moins quand Hugues Duchène reprend la main et se raconte tout seul, un peu trop longtemps, assis à son micro, confinement oblige. Quant à la fin du spectacle, l'appesantissement sur Z reste équivoque, même si la faculté de l'auteur à s'infiltrer et à s'intégrer dans une équipe politique restreinte et radicalement militante d'extrême-droite est une forme de performance inédite.

N'en reste pas moins que l'équipe du Royal Velours est attachante, imprégnée de son temps, curieuse de politique, pressée de construire et surtout de dé-construire un monde, portant en soi un théâtre ingénu et irrévérencieux.

Véronique Hotte

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Je m'en vais mais l'Etat demeure, d'Hugues Duchêne, au théâtre 13, site Glacière, Paris

Juin 15, 2022 | Commentaires fermés sur Je m'en vais mais l'Etat demeure, d'Hugues Duchêne, au théâtre 13, site Glacière, Paris



© Simon Gosselin

ff article de Sylvie Boursier

Le soir de sa mort, Louis XIV déclara aux titulaires des grands offices : « *Je m'en vais, mais l'État demeurera toujours ; soyez-y fidèlement attachés.* » Il ne manque pas d'humour, Hugues Duchêne, pour plagier ainsi le roi Soleil avec ce titre aussi magnifique qu'étrange ***Je m'en vais mais l'Etat demeure***. De quelle fin est-il le nom ? Peut-être celle de certaines utopies ou l'agonie possible de la sociale démocratie à l'heure des fakes news et tweets assassins. A chacun d'apprécier.

Le metteur en scène conjugue ses deux passions, la politique et le théâtre, dans cet OVNI dramatique. Le spectacle débute en septembre 2016 et s'achève en 2022 à la date du jour de la représentation. Pendant ces années l'auteur s'est immergé (il réfute le terme d'infiltré) dans toutes les sphères politiques, juridiques, médiatiques et diplomatiques de son pays, partout où, comme il dit « *il se passe quelque chose* ». Grâce à de vieux badges, à une carte culture et surtout à un sacré bagout, ce tintin chef d'orchestre se faufile dans les salons VIP, les états-majors, les tribunaux, les meetings, à l'Assemblée nationale, aux QG de campagnes où il approche de près certains candidats. Son enquête solide avec croisements de sources écrites visuelles et sonores aboutit à une série théâtrale en six épisodes d'un peu plus d'une

heure chacun, ce qui donne à ce jour... huit heures de spectacle. Des entractes sont organisés entre chaque épisode pendant lesquelles, sur un écran large, s'affiche le « *contrat de fonctionnement* » élaboré par l'auteur qui s'y connaît en droit du travail. Astucieusement il fait se croiser l'histoire collective de son pays avec son histoire familiale, puisque la pièce est censée répondre à une question de son neveu chéri : « *Tonton, comment en est-on arrivé là ?* ». Il est cash et pour lever toute ambiguïté va jusqu'à jusqu'à révéler ses votes ainsi que ceux de sa famille.

Accrochez vos ceintures, vous allez être propulsés sans transition des coulisses de la Comédie-Française aux ronds-points des gilets jaunes, vous suivrez les militants de plusieurs écuries sur les marchés ainsi que les procès retentissants des terroristes, les techniques des spin doctors n'auront plus de secrets pour vous. C'est beaucoup mieux que « *Borgen* », parce que c'est vrai même si Hugues Duchêne revendique sa part de subjectivité avec une certaine marge d'erreurs.

En béton sur le fond le spectacle se révèle d'une originalité folle sur la forme. Il faut oser afficher sur l'écran géant la carte de France avec les scores impressionnants du Rassemblement National tandis que le clone de Juliette Armanet, la comédienne Marianna Granci, chante en live « *Manque d'amour* » très doucement comme on berce un enfant.

Hilarant Jacques Alain Miller, l'ineffable lacanien, se lançant dans une prosopopée délirante au meeting des intellectuels anti-le Pen, complètement ésotérique pour le commun des mortels. Décoiffantes les potacheries de Frédéric Beigbeder, lors d'un flashback dans les réunions de Sciences Po.

Et surtout les sept comédiens de sa compagnie « *le Royal velours* » sont sacrément talentueux. D'une énergie folle, ils se métamorphosent à vue dans une performance chorégraphique millimétrée ! Ils jouent collectif, choppent en un instant le geste, la mimique de leurs personnages.

Il agace parfois le jeune Duchêne avec sa manie de multiplier le zapping visuel à la vitesse du TGV comme s'il craignait que le spectateur ne s'ennuie, au risque de survoler. On décroche de temps en temps mais on est rattrapé au bout du compte. L'ensemble est acide et drôle, personne n'est épargné. Les questions posées sont graves et même glaçantes à la toute fin qui laisse un sentiment de malaise. Le jeune trentenaire a une vraie envie de comprendre et pratique l'auto dérision sans aucun cynisme.

« *Le spectacle présente un monde complexe, fragmenté, quasiment chaotique, où chaque personnage doit composer ses décisions avec des vents contraires [...] à l'opposé donc des thèses complotistes* » note-t-il dans le dossier de presse.

La saga se termine sur un épilogue hallucinant, diablement théâtral avec une dernière séquence dystopique que les spectateurs découvriront. Des sujets essentiels émergent alors frontalement, la déontologie, les limites d'une telle démarche, la valeur de l'engagement et les conséquences d'un jeu politique qui tournerait à vide. Ça ira, Louis, le pire n'est jamais sûr. Allez les voir !

Sylvie Boursier



RegArts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

JE M'EN VAIS MAIS L'ÉTAT DEMEURE



Photo © Simon Gosselin



Intégrale 7h, Première partie 3h30. On sait que l'on va assister à une expérience théâtrale, tel un feuilleton en plusieurs épisodes. L'auteur est clair sur son contrat : « Le processus d'écriture de la pièce est permanent ». Ce qui sera dit sur la partie 1 retraçant les événements politiques en France de 2016 à 2019 tient au spectacle vu à un moment donné.

Hugues Duchêne et Le Royal Velours tiennent le rythme. Les comédiens virevoltent d'une scène à l'autre avec une apparente facilité. Quelle performance ! Des scènes musicales très drôles ponctuent le récit avec légèreté. L'équilibre est très juste.

Si l'auteur ne prend pas parti à raison, il ne s'engage pas dans une vision critique définie. Sa posture documentaire ne suffit pas. Il oscille sciemment entre l'autobiographique, des faits intimes et les événements politiques. Certes, son approche personnelle facilite la réception du récit politique mais n'apporte que de l'anecdotique. De Florence Aubenas à Guy Delisle, Hugues Duchêne n'est pas le seul à adopter cette approche. Peut-être faudrait-il moins dire pour plus raconter. Que doit-on retenir ? L'absence d'idées politiques au profit des intérêts individuels ? Le récit nous emporte mais on en retient qu'une rapide révision des événements récents. On y va pour la performance exceptionnelle, moins pour le propos.

Alexandra Diaz

CULTURETOPS

CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS



THÉÂTRE

JE M'EN VAIS MAIS L'ÉTAT DEMEURE

Des vertus du théâtre en politique

De Hugues Duchêne

Avec Juliette Damy, Vanessa Bile-Audouard, Théo Comby-Lemaître, Hugues Duchêne, Marianna Granci, Laurent Robert, Robin Goupil

NOTRE RECOMMANDATION :



Thème

- Pour son neveu âgé de cinq ans, Hugues fait le récit du temps présent. Chronique du premier quinquennat d'Emmanuel Macron, de l'exercice du pouvoir donc, ponctuée par les événements principaux qui l'ont marquée, cette fresque de théâtre documentaire, commencée en 2017 et qui alors durait une heure, dure sept heures aujourd'hui. D'une année d'élections à l'autre, elle déroule six années de vie politique et sociale française.
- Soumise au rythme de l'actualité cette pièce de théâtre fleuve, feuilleton de la France contemporaine, est le résultat d'une écriture permanente. L'article 1 de la Charte présentée en fond de scène au spectateur pendant les entractes le rappelle : *« cette pièce commence en septembre 2016. Et se finit à la date où elle est jouée »*. On suit donc les comédiens du démantèlement de la jungle de Calais en 2016 à la campagne d'Eric Zemmour en 2021-22, en passant par les confinements, le Liban, l'assassinat de Samuel Paty, les meetings d'Emmanuel Macron, épisodes auxquels se mêlent quelques éléments de vie privée, singulière, qui enrachine ce *« grand zapping de cinq ans »* ainsi que le dit l'auteur, dans le terreau de notre vie quotidienne.

Points forts

- Ce spectacle, illustré par des documents sonores et visuels originaux, est, comme l'actualité, un tourbillon frénétique tissé de théâtralité, via la satire et l'autodérision. Tout ou presque y est drôle, diablement intelligent et formidablement dramatique. L'ironie utilisée pourrait nourrir la méfiance si répandue à l'égard de la classe politique, mais les vertus d'une observation participante dont le caractère problématique n'est pas esquivé, portée par le flux de l'information en continue assurent le triomphe de la pédagogie.
- Le spectateur assiste à quelque chose de vraiment neuf : un théâtre qui mêle une mise en scène de soi brillamment narcissique à un flot d'informations nourrissant une véritable réflexion citoyenne.

- On ne sait pas toujours ce qui est vrai et ce qui est faux, car comme le rappelle l'article 7 de la charte : « *Tout est vrai. Sauf ce qui est faux* », et c'est très bien comme ça.

Quelques réserves

On pourra évidemment discuter le choix des séquences événementielles retenues et/ou relever quelques longueurs : la campagne d'Eric Zemmour, moment de bravoure du spectacle et à propos de laquelle Hugues Duchêne a réalisé une véritable prouesse d'« *infiltration* », d'ailleurs passablement risquée, s'avère un peu longue. Mais elle le fut aussi pour tous les citoyens témoins de cette campagne.

Encore un mot...

- En reprenant les mots adressés par Louis XIV sur son lit de mort aux titulaires des grands offices de la Cour pour intituler son spectacle, Hugues Duchêne rappelle à quel point les grands moments de la vie politique française sont, depuis longtemps, théâtralisés, le plus souvent volontairement, par les acteurs. La vie politique est une scène et les formes de ce théâtre en disent long sur les rapports de pouvoir qui sont alors exhibés comme autant de démonstrations de l'autorité centrale.
- Expérience certainement éprouvante pour l'auteur, metteur en scène et interprète, ancien des jeunes socialistes, cet événement de théâtre documentaire est pour le spectateur un moment réjouissant.
- Ce spectacle, toujours centré sur l'actualité émergente, ne cessant pas d'évoluer, on attend la suite avec impatience.

Une phrase

« *Si les profs commencent à se faire trancher la tête, je ne sais pas qui il va rester pour voter PS.* »

« *De mon temps, les fachos étaient antisémites. On pouvait compter dessus.* »

« *Pour cette pièce j'aurais perdu un ami flic, j'espère qu'elle m'aura fait gagner un ami facho.* »

L'auteur

- Avec le Royal Velours, la compagnie qu'il a fondée avec ses anciens camarades de l'Académie de la Comédie-Française, Hugues Duchêne a passé un pacte : il s'agit, on l'a compris, de raconter des choses vraies, en jouant inlassablement avec les frontières de la fiction tout en renouvelant le format théâtral.
- Visible par tranches chronologiques ou en version intégrale, *Je m'en vais mais l'État demeure* a rencontré un vrai succès public et critique dès 2018 dans le festival off d'Avignon.

Anne-Claude Ambroise Rendu

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Almanach sexennal d'Hugues Duchêne

Publié le 17 mai 2022

Au Phenix de Valenciennes avant de se frotter au public parisien du théâtre 13, le proluxe et charismatique Hugues Duchêne présente en intégralité *Je m'en vais l'État demeure*, soit une chronique mordante, politique et intime des six dernières années. Une expérience immersive totale, qui malheureusement se fracasse sur un dernier épisode très problématique et particulièrement malaisant.

En 2016, après avoir fait ses armes à l'Académie de la Comédie-Française comme la plupart de ses camarades — **Juliette Damy, Vanessa Bile-Audouard, Théo Comby-Lemaître, Marianna Granci, Laurent Robert et Robin Goupil** en alternance avec **Gabriel Tur**, qui ont rejoint cette étonnante aventure —, **Hugues Duchêne** s'attèle à un travail monstre. Alors qu'il s'apprête à devenir tonton d'un petit garçon merveilleux, il retranscrit à la manière d'un feuilleton théâtral les six années de vie judico-socio-politique de ce charmant bambin aux yeux bleus et au visage d'angelot. De ce cadeau bienveillant et caustique, témoignage de tout ce dont l'enfant ne se souviendra pas, nous avons vu les premiers épisodes à Avignon en 2018. Le comédien, auteur et metteur en scène a joué durant tout ce temps les apprentis reporters, s'y est jeté à corps perdu, quitte à se brûler les ailes dans les arcanes du pouvoir.

Décryptage caustique de l'actu

La forme est assez potache, pleine d'humour décalé et d'analyses mordantes. On se laisse vite séduire par une troupe complice et particulièrement virtuose. Les imitations d'**Éric Ruf**, de **Jean Michel-Ribes**, de **Benjamin Griveaux** ou de **Gaspard Gantzer**, lors des élections municipales parisiennes, sont des petits bijoux de finesse, de drôlerie. Tout pourrait rouler sans problème, si un certain systématisme ne venait pas, sur le long cours, quelque peu étirer le propos, lui faire perdre par moment un peu d'éclat à trop se resserrer sur le personnage principal. Mais bon, l'ambiance bon enfant, la satire amusante, que sert avec fougue **Hugues Duchêne**, charme et amuse. Les cinq premiers épisodes, qui racontent le quinquennat d'**Emmanuel Macron**, se laissent suivre sans déplaisir.

Un dernier épisode à haut risque

Tout se gâte quand, en voulant aborder l'année exécutive, le protagoniste s'immerge dans la campagne électorale en devenant plus ou moins le photographe officiel de Reconquête et en s'attachant à suivre Z dans ses déplacements, ses meetings, etc. Les minutes défilent, longues, et le malaise s'installe. Certainement à son corps défendant, **Hugues Duchêne**, plutôt de gauche comme il aime à le répéter, a pactisé avec le diable et se retrouve coincé dans une posture complaisante — photos avantageuses, entre autres —, difficilement admissible, à l'égard du candidat de l'extrême droite. Pris à son propre piège de pseudo-journaliste, l'artiste manque d'un cruel recul. Sans entrer dans les détails, le spectacle écrit au fil de l'eau devrait encore se transformer avant son exploitation parisienne. Imaginée par son auteur et concepteur comme une œuvre évolutive, la pièce a vocation à changer au fur et à mesure du temps et des réflexions. Pour l'heure, il y a quelque chose de pourri au royaume du **Royal Velours**. Laissons-lui le bénéfice du doute, et souhaitons que la muse Thalie insuffle à notre jeune dramaturge des vents plus éclairés, moins parcellaires.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Valenciennes

Toute La Culture.

« Je m'en vais mais l'Etat demeure », Hugues Duchêne pris à son propre jeu

21 AVRIL 2022 | PAR AMELIE BLAUSTEIN NIDDAM

Au théâtre de Vanves, Hugues Duchêne présente les deux derniers épisodes de sa saga sur la vie politique. Des Gilets Jaunes jusqu'à la défaite relative d'Eric Zemmour, ce spectacle interroge sur les limites du théâtre documentaire.

« La politique, ce n'est pas juste »

Hugues Duchêne, Juliette Damy, Vanessa Bile-Audouard, Théo Comby-Lemaître, Marianna Granci, Laurent Robert et Robin Goupil racontent pendant quatre heures, entracte comprise, l'essence même de la diplomatie et de la politique. A un rythme fou et à raison d'une idée à la seconde, on rit souvent. Le rire est le premier effet des trois premières parties qui composent donc les épisodes finaux. Il y a de quoi rire de ce grand jeu fait de bluffs. Il y a de quoi rire à voir en accéléré et de façon résumée comment en si peu d'années les groupes classiques, c'est-à-dire la gauche et la droite dans leurs acceptations républicaines, ont été dynamitées par le centre et les extrêmes.

Pour raconter cela, la troupe rejoue tous les matchs avec un talent monstre. Nous ne sommes pas loin d'un théâtre de tréteaux où quelques chaises se mettent en place en quelques secondes pour devenir la maison du confinement ou la voiture de Gaspard Gantzer, haut fonctionnaire proche du PS, devenu candidat LREM puis polémiste à la télévision.

« Toute pensée est fréquentable tant qu'elle a du style »

La méthode Duchêne est époustouflante. C'est du grand reportage fait sous infiltration. A couvert et avec un art de la duperie hors norme, il arrive à approcher le Président de la République, souvent et même jusqu'au Liban. Il prend des clichés exceptionnels du pouvoir. Les images projetées sont associées à la reconstitution des faits au plateau. Cela offre un appareil critique solide. Voir le Président et la Maire de Paris se ruer à Notre-Dame de Paris en feu apparaît autant ridicule qu'inutile. La politique spectacle est dénoncée tout comme l'accélération de l'information. La troupe campe tous les rôles avec une dextérité éblouissante.

Ce qui est étonnant avec ce projet est que son rythme est relié à l'actualité. La pandémie y joue une bonne place. Pour autant Duchêne hiérarchise ce dont il parle, il choisit. Il ne nous

livre pas toute la vie politique dans son ensemble. L'idée est de répondre à la question : « quand est-ce que ça a mal tourné ? »

« C'est le moment populiste, on doit s'y faire »

Et nous avons la réponse. Nous savons quand « ça a mal tourné ». Si la distance posée est parfaite les trois premières heures, elle échappe complètement à l'auteur sur la dernière partie. Duchêne a créé un pantin, et voici que le pantin se joue de lui. Faire du théâtre documentaire n'est pas chose aisée et n'est pas Stefan Kaegi qui veut. La limite de l'exercice est atteinte quand il s'agit de jouer avec le diable en personne. La couverture de Duchêne le rend « photographe officiel d'Eric Zemmour ». Il n'a pas prévu cela. C'est ce qui s'appelle se jeter dans la gueule du loup. Là, à ce moment là, les choses dépassent le cadre du théâtre documentaire. En traitant Zemmour comme un autre candidat, en le filmant, en le montrant beau, Duchêne a joué à un jeu dangereux. C'est à lui que l'on doit les photos qui ont fait la campagne. Notamment celle iconique de l'homme qui pointe un journaliste avec un fusil a été prise non pas par lui mais grâce à lui. L'image a énervé les démocrates et a surexcité les plus extrêmes des extrêmes. Là, la supercherie s'arrête. Eux sont plus forts, ce sont des bêtes de com'. Eux savent que c'est pour du théâtre, eux s'en serve. C'est de la politique.

C'est grâce à son équipe que « Z » voit aujourd'hui ses frais de campagne être remboursés. Et donc la possibilité financière de continuer. Les photos d'Hugues Duchêne font parti du rouage. Il est sur scène et le photographie de dos les bras levés en V, en héros lors des meetings, il révèle son regard bleu acier lors d'un shooting.

Je m'en vais mais l'Etat demeure nous met face au débordement de nos désirs. Geppetto et Icare en savent quelque chose. A la fin du spectacle on ne rit plus du tout, aussi, parce que la politique est un jeu dangereux. On y prend goût, on se laisse séduire, et cela, vraiment n'a rien de drôle.

Amélie Blaunstein-Niddam